



<https://publications.dainst.org>

iDAI.publications

ELEKTRONISCHE PUBLIKATIONEN DES
DEUTSCHEN ARCHÄOLOGISCHEN INSTITUTS

Dies ist eine digitale Reproduktion von / This is a digital reproduction of

Faouzi Mahfoudh – Stefan Altekamp
Carthage vue par les auteurs arabes

in: Africa – Ifrīqyia. Continuity and Change in North Africa from the Byzantine to the Early Islamic Age. Papers of a Conference held in Rome, Museo Nazionale Romano – Terme di Diocleziano, 28 February – 2 March 2013 (Wiesbaden 2019) 91–119

der Reihe / of the series

Palilia

Band / Volume **34 • 2019**

DOI dieses Beitrags: <https://doi.org/10.34780/59oh-537d>

DOI des Gesamtbandes: <https://doi.org/10.34780/l8a5-8cmw>

Zenon-ID dieses Beitrags: <https://zenon.dainst.org/Record/002002805>

Zenon-ID des Gesamtbandes: <https://zenon.dainst.org/Record/001605909>

Verantwortliche Redaktion / Publishing editor **Redaktion der Abteilung Rom | Deutsches Archäologisches Institut**

Weitere Informationen unter / For further information see <https://publications.dainst.org/books/dai/catalog/series/palilia>

ISBN der gedruckten Ausgabe / ISBN of the printed edition **978-3-477-11333-5**

Verlag / Publisher **Harrassowitz Verlag, Wiesbaden**

©2021 **Deutsches Archäologisches Institut**

Deutsches Archäologisches Institut, Abteilung Rom, Via Sicilia 136, 00187 Rom, Tel. +39(0)6-488814-1

Email: redaktion.rom@dainst.de / Web: <https://www.dainst.org/standort/-/organization-display/ZI9STUj61zKB/18513>

Nutzungsbedingungen: Mit dem Herunterladen erkennen Sie die Nutzungsbedingungen (<https://publications.dainst.org/terms-of-use>) von iDAI.publications an. Sofern in dem Dokument nichts anderes ausdrücklich vermerkt ist, gelten folgende Nutzungsbedingungen: Die Nutzung der Inhalte ist ausschließlich privaten Nutzerinnen / Nutzern für den eigenen wissenschaftlichen und sonstigen privaten Gebrauch gestattet. Sämtliche Texte, Bilder und sonstige Inhalte in diesem Dokument unterliegen dem Schutz des Urheberrechts gemäß dem Urheberrechtsgesetz der Bundesrepublik Deutschland. Die Inhalte können von Ihnen nur dann genutzt und vervielfältigt werden, wenn Ihnen dies im Einzelfall durch den Rechteinhaber oder die Schrankenregelungen des Urheberrechts gestattet ist. Jede Art der Nutzung zu gewerblichen Zwecken ist untersagt. Zu den Möglichkeiten einer Lizenzierung von Nutzungsrechten wenden Sie sich bitte direkt an die verantwortlichen Herausgeberinnen/Herausgeber der entsprechenden Publikationsorgane oder an die Online-Redaktion des Deutschen Archäologischen Instituts (info@dainst.de).

Terms of use: By downloading you accept the terms of use (<https://publications.dainst.org/terms-of-use>) of iDAI.publications. Unless otherwise stated in the document, the following terms of use are applicable: All materials including texts, articles, images and other content contained in this document are subject to the German copyright. The contents are for personal use only and may only be reproduced or made accessible to third parties if you have gained permission from the copyright owner. Any form of commercial use is expressly prohibited. When seeking the granting of licenses of use or permission to reproduce any kind of material please contact the responsible editors of the publications or contact the Deutsches Archäologisches Institut (info@dainst.de).

Carthage vue par les auteurs arabes

par *Faouzi Mahfoudh* et *Stefan Altekamp*

1. Présentation critique des sources arabes relatives à Carthage

Faouzi Mahfoudh

La littérature historique arabe relative à Carthage commence à émerger au IX^e siècle EC, elle s'intensifie surtout après le X^e siècle, en concomitance avec l'avènement des Fatimides, et c'est à partir de ce siècle que les sources deviennent plus nombreuses, permettant aux historiens et aux archéologues de disposer, sans rupture, d'une série d'œuvres couvrant tout le Moyen-Âge et au-delà jusqu'à l'époque moderne. Les principaux auteurs sont :

- 1 Khalîfa Ibn Khayyât dit al-'Usfurî (m. à Bassorah en 854/240), un des plus anciens chroniqueurs arabes qui nous a laissé une « Histoire » (تاريخ خليفة بن الخياط, *Târikh*) sous forme d'annales¹. Le plus grand intérêt de son œuvre réside dans les récits sur les conquêtes de l'Orient. Pour l'Occident, l'auteur est assez rapide et ne livre que de brèves occurrences qui donnent parfois des informations très utiles. Ainsi et concernant Carthage, il évoque une tentative d'occupation sous le commandement de l'affranchi Abû al-Muhâjir Dînâr en l'an 679/59; tentative qui se solde par un échec et la conclusion d'un traité de paix en faveur des Arabes.
- 2 Ibn 'Abd al-Hakam (m. à Fostat en 871/257); il est l'auteur d'une « Histoire de la conquête de l'Égypte, de l'Afrique du Nord et de l'Espagne » (كتاب فتوح مصر والمغرب, *Kitâb futuh misr wa'l-Maghreb*)², ouvrage qu'il rédige sans jamais quitter sa terre natale. L'œuvre a été écrite 150 à 200 ans après la chute des Byzantins. Elle se fonde dans sa version des faits sur des informateurs très controversés: 'Uthmân Ibn Sâleh et Ibn Lahî'a, deux personnages très contestés et critiqués quant à leur fiabilité et soupçonnés de modifier l'histoire. L'auteur aborde Carthage à deux reprises: la première pour nous dire qu'elle était la capitale de

l'Afrique byzantine et qu'elle fut dirigée par Grégoire et la seconde pour raconter la conquête de la ville par Hassân Ibn Nu'mân.

- 3 Ibn al-Faqîh al-Hamadhânî (m. en 902/290), historien et géographe persan, célèbre par son « Livre des Pays » (كتاب البلدان, *Kitâb al-buldân*)³, ouvrage traitant surtout de la géographie de l'Orient musulman. Il ne semble pas qu'il ait effectué un voyage en Occident musulman, c'est ce qui explique qu'il n'en fournit que peu de renseignements. Une brève allusion concerne Carthage dont le toponyme s'applique, nous dit l'auteur, à la ville de Tunis.
- 4 Ibn Khurdâdhbah, (m. vers 912/299), auteur de « Routes et royaumes » (*Kitâb al-masâlik wa'l-mamâlik*), un Persan exerçant le métier de *sahib al-barîd* (صاحب البريد)⁴. Son ouvrage accorde le plus grand intérêt au *mashreq*. Le Maghreb est ainsi sommairement évoqué. Le texte relatif à Carthage est pris chez son contemporain Ibn al-Fâqîh, où il associe Tunis à Carthage.
- 5 Abû-l-'Arab (m. à Kairouan en 945/333) auteur du livre « Classe des savants de l'Ifrîqiya » (طبقات علماء إفريقية, *Tabaqât ulamâ' Ifriqiya*)⁵, est un Kairouanais, petit fils d'un grand dignitaire du régime aghlabide. Il est célèbre par son opposition au régime chiite des Fatimides, ainsi il a été exécuté lors de la révolte de l'Homme à l'Âne; il laisse un ouvrage de biographie des grands savants Mâlikîtes de Kairouan et de l'Ifrîqiya. Les quelques rares informations que l'on peut glaner chez lui sur Carthage se rapportent à l'histoire d'une inscription himiyarite vue par Abd al-Rahmân ibn Ziyad à la fin du deuxième siècle de l'Hégire.
- 6 Al-Hamadhanî, (m. à Sanaa 946/334) géographe yéménite, auteur d'un ouvrage intitulé « L'histoire du Yémen et la généalogie de Himiyar » (الإكليل من أخبار اليمن, *Al-eklîl min akhbâr al yaman wa ansâb himiyar*)⁶, effectua un voyage de reconnaissance des principaux sites et monuments de son pays. Dans un

1 Édition: Ibn Khayyât 1995. – On ne lui connaît aucune traduction.

2 Éditions: Ibn Abd al-Hakem 1922. 1975; éditions et traductions: Ibn Abd al-Hakem 1932–1935. 1948.

3 Éditions: Ibn al-Faqîh 1885; traductions: Ibn al-Faqîh 1949. 1973.

4 Édition et traduction partielle: Ibn Khurdâdhbah 1865; édition: Ibn Khurdâdhbah 1889.

5 Édition et traduction: Abû-l-'Arab 1915–1920; édition: Abû-l-'Arab 1968.

6 Édition: Al-Hamadhanî s.d.

- chapitre consacré aux tombes il rapporte la découverte par ‘Abd al-Rahmân al-Ifriqî, d’une épitaphe qui évoque le prophète Shu’yb.
- 7 Cadi Nu’mân (m. en 974/363), grand missionnaire chiite, on lui doit surtout l’histoire officielle des premiers califes. Parmi ses œuvres : « Le début de la mission et l’établissement de l’État » (*Kitâb iftitâh al-da’wa wa-ibtida’ al-dawla*) et « Le livre des sessions et des excursions » (*Kitâb al-majâlis wa’l-musâyarât*)⁷. Dans ce dernier ouvrage, il aborde Carthage à deux reprises : d’abord pour vanter les antiquités et ensuite pour répondre aux questions que l’on se posait quant aux raisons de la disparition d’une si grande civilisation.
- 8 Al-Raqîq (Abu Ishak Ibrahim b. Al-Kasim). On connaît peu de choses sur sa vie, il semble toutefois, qu’il vivait à Kairouan sous les Zirides au XI^e siècle et qu’il a été envoyé en tant qu’ambassadeur auprès des Fatimides d’Égypte en 1028/418. Sa chronique « Histoire de l’Ifriqiya et du Maghreb » (*Târikh Ifriqiya wa-l-Maghreb*)⁸ nous est partiellement parvenue, même si des doutes persistent encore quant à son authenticité. Cet ouvrage a été le plus compulsé au Bas Moyen Âge. Le fragment publié offre sur Carthage un paragraphe fort instructif intitulé : « La mention de Carthage et son bâtisseur ». Il est l’un des premiers à consigner par écrit le mythe relatif de la ville.
- 9 Al-Mâlikî, biographe ifriqiyen (m. après 1072/464) son ouvrage *Riyâd al-nufûs* (رياض النفوس)⁹ s’articule en deux parties. La première sous forme d’introduction s’attarde sur les mérites de l’Ifriqiya, c’est dans cette partie historique que nous rencontrons les renseignements sur la prise de Carthage par Hassan et l’évocation de deux attaques : une en l’an 69 AH et une seconde en l’an 84 AH. La deuxième partie de l’ouvrage est réservée aux biographies des savants sunnites malikites, aucun ascète ne semble choisir Carthage comme résidence.
- 10 El-Bekrî, (livre rédigé vers 1068/460); homme de lettres, géographe et historien andalou, né en 1014/404 à Huelva. Il passa la majeure partie de sa vie à Cordoue où il décède en 1094/487. Son œuvre « Livre des routes et des royaumes » (*Kitâb al-masâlik wa-al-mamâlik*)¹⁰, se fonde sur des récits anciens parmi lesquels on cite surtout Yousouf al-Warrâq et al-Raqîq. Pour Carthage, il fournit les meilleurs renseignements à la fois sur la ville et ses monuments.
- 11 Al-Edrisî, (né en 1099/492 à Ceuta au Maroc), rédige pour Roger II de Sicile un ouvrage de géographie *Nuzhat al-mushtâq* (نزهة المشتاق في اختراق الآفاق)¹¹, qui comporte des renseignements assez utiles mais sommaires sur le passé. Son ouvrage donne une bonne description de Carthage et de ses monuments.
- 12 Anonyme d’*al-Istibsâr* (الاستبصار)¹², ouvrage de géographie écrit à la fin du XII^e siècle EC (1191/586) par un Marocain. Le texte est en grande partie une compilation et une synthèse des textes d’el-Bekrî et d’Edrisî, mais l’auteur a effectué un séjour à Carthage et nous fournit des informations supplémentaires de premier ordre sur la cité et ses monuments.
- 13 Al-Zuhrî auteur du milieu du XII^e siècle, son livre « Géographie » (الجغرافيا, *Al-jughrâphiya*)¹³ donne une description sommaire des antiquités de Carthage, à laquelle il ajoute une autre description de la Ma’lga croyant qu’il s’agit de deux sites distincts.
- 14 Yaqut al-Hamawi (al-Roumi) (m. en 1229/626). Originaire de la ville de Hama en Syrie Yaqut al-Hamawi est un homme de lettres d’origine grecque. Son plus grand ouvrage est le « Dictionnaire des Pays » (معجم البلدان, *Mudjam al-Buldân*)¹⁴, qui comprend des notices sur les villes classées par ordre alphabétique. La notice de Carthage met en relief la richesse du lieu en marbre et en matériaux de réemploi.
- 15 Ibn al-‘Athîr, irakien (m. en 1233/630), composa surtout une œuvre monumentale « L’histoire intégrale » (الكامل في التاريخ, *Kitâb al-kâmil fi-l târikh*)¹⁵, qui est une histoire universelle depuis la création du monde. Il consacre de longs et denses passages aux conquêtes musulmanes, il nous apprend, qu’Hercule dépêcha à Carthage, après la défaite de l’an 647/27, un préfet « Patrice » pour percevoir les impôts; la population déjà très pressurée n’obtempère pas. Il relate aussi la prise de Carthage par Hassân en l’an 688/69.
- 16 Ibn al-Abbâr (m. en 1260/658). Historien et homme de lettre andalou; il s’installe à Tunis après la chute de Valence en 1238/636. Il est l’auteur de nombreux ouvrages dont surtout *Kitab al-hulla as-sayrâ’* (الحلة السيرة)¹⁶ qui rassemble les biographies des personnages les plus importants de l’Empire de l’Is-

7 Édition : Al-Nu’mân 1978. – On ne lui connaît pas de traduction.

8 Éditions : Al-Raqîq 1968. 1990.

9 Édition : Al-Mâlikî 1981–83; traduction partielle : Al-Mâlikî 1969.

10 Édition : El-Bekrî 1992; traduction : El-Bekrî 1913.

11 Édition : Al-Edrisî 1972. 1983. 1866; traduction : Al-Edrisî 1840 (1999).

12 Édition : Anonyme d’*al-Istibsâr* 1985; édition partielle : Anonyme d’*al-Istibsâr* 1958; traduction : Anonyme d’*al-Istibsâr* 1900.

13 Al-Zuhrî 1968.

14 Édition : Yaqut al-Hamawi, *Mudjam al-Buldân* 1846.

15 Édition : Ibn al-‘Athîr 1978, tome 3, 46; tome 4, 31 s. ; traduction partielle : Ibn al-‘Athîr 1896–1901. 1898.

16 Ibn al-Abbâr 1963/1985.

lam. Dans la liste des biographies des hommes du premier siècle de l'Hégire, il évoque l'œuvre de Hassân ibn al-No'mân et la façon de la prise de Carthage; conquise dit-il de vive force et démolie juste après.

- 17 Al-Abdarî, un Marocain de la ville de Fès, il effectua son pèlerinage en 1289/688 : « Voyage » (رحلة, *Rihla*)¹⁷. Au cours de son voyage il passa par Tunis et effectua une visite à Carthage, qui était de son temps un lieu de flânerie. Il fut surtout attiré par la richesse monumentale, les grandes quantités de marbre et l'ingéniosité de l'aqueduc antique.
- 18 El-Debbâgh (Zaid Abdarrahman B. Muhammad). Un Kairouanais (m. en 1297/696), son ouvrage perdu *Mashariq anwâr al-qulub wa mafâtih asrâr al-ghuyub* (عشائر أنوار القلوب ومفاتيح أسرار الغيوب) nous est parvenu grâce à Ibn Nâjî, mort en 1433/837 auteur de *Ma'âlim al-imân fî ma'rifat ahl al-qayrawân* (معالم الإيمان في معرفة أهل القيروان)¹⁸. Il s'agit d'un livre de biographies de saints ifriqiyens devancées par une introduction historique générale qui reprend intégralement le texte de Mâlikî.
- 19 Anonyme, *Dhikr bilâd al-andalus* (ذكر بلاد الأندلس)¹⁹, ouvrage d'histoire et de géographie d'al-Andalus rédigé vraisemblablement avant 1307/706. L'auteur cite Carthage à plusieurs reprises et notamment en évoquant le roi Nemroud qui dirigea Tolède avant de s'installer à Carthage. Il évoque aussi l'épisode de la deuxième guerre punique et le rôle d'Hannibal (*Intîl/Inbîl*) et finalement l'extraction du marbre de Carthage et son utilisation lors de la construction de la ville califale de Zahra.
- 20 Al-Tijânî (Abu Abdallah Muhammad B. Ahmad). Auteur d'un « Voyage » (رحلة, *Rihla*)²⁰, sorte de rapport de voyage de Tunis vers Tripoli effectué à la fin 1306/706. Tijânî faisait partie de la cour des rois haf-sides, il connaît assez bien Tunis et nous donne une bonne description de la capitale et des lieux environnants. Le passage qu'il rédige sur Radès, largement tributaire de Bekrî, comporte des enseignements très utiles sur la mythologie de Carthage.
- 21 Ibn 'Idhârî al-Marrâkushî (m. en 1312/712), originaire de Marrakech, il est surtout connu par son livre *Al-bayân al-mughrib fî akhbâr al-andalus wal-maghrib* (البيان المغرب في أخبار الأندلس والمغرب)²¹, ouvrage considéré par Lévi-Provençal comme la chronique classique du Maghreb. Le *bayân* est une source
- fondamentale pour la période de la conquête, et c'est à cette occasion qu'il fait allusion à une expédition dirigée contre Carthage en l'an 647/27, attaque qui se solda par un traité de paix permettant aux Arabes d'exiger un lourd tribut. Il donne aussi des détails sur une deuxième campagne de 665/45 révélant des faits et des détails très fournis. Par ailleurs, et comme il le fait pour les principales cités évoquées dans son récit, il donne pour Carthage, nommée *al-ma'lga* (« la ville perchée »), une description assez rapide et c'est là qu'il fait allusion à son occupation par Hassân en 688/69.
- 22 Al-Nuwayrî (Shihab al-Din Ahmad B. Abd al-Wahhab), égyptien (m. en 1332/732), auteur d'une véritable encyclopédie qui porte le titre *Nihayat al-'arab fî funun al-adab* (نهاية الأرب في معرفة فنون الأدب)²². L'œuvre est un ensemble d'informations sur les sciences de son époque: la géographie, la littérature, la science, la botanique, la conduite sociale et l'histoire, cette dernière discipline occupe la moitié de l'ouvrage. Son récit sur les premiers temps de l'Islam et notamment sur la conquête du Maghreb est l'un des plus cohérents, une richesse qu'il doit sans doute à la consultation de plusieurs sources et chroniques disparues depuis.
- 23 Ibn Khaldûn (né en 1332/732 à Tunis, m. au Caire en 1406/808), est un historien de premier plan auquel l'on doit la célèbre *Muqaddima*. Dans son « Histoire des Berbères » (كتاب العبر وديوان المبتدأ والخبر في معرفة أيام العرب والعجم والبربر ومن عاصرهم من ذوي السلطان الأكبر) il donne des indications très intéressantes sur le passé de Carthage, mais son plus grand intérêt réside dans les informations relatives à l'époque de la croisade de Saint Louis²³. C'est lui qui nous apprend que Carthage était dotée d'une enceinte et que le Sultan al-Mustansir ordonna, une fois le traité de paix avec les Chrétiens conclu, de démolir la ville et de renverser ses édifices jusqu'aux fondations. Un petit passage du même livre évoque l'état de l'aqueduc de Zaghuan à son temps.
- 24 Maqrîzî (1364/764–1442/845), un des historiens les plus importants de l'historiographie égyptienne, son œuvre traite fondamentalement de l'histoire de son pays depuis la conquête arabe jusqu'à l'époque mamelouke. Il est surtout célèbre par son *Mawa'idh al-i'tibâr bi dhikr al-khitat wal 'athâr*

17 Édition: Al-Abdarî 2005; traduction partielle: Al-Abdarî 1854.

18 Édition: Ibn Nâjî 1968.

19 Édition et traduction: Anonyme, *Dhikr bilâd al-andalus* 1983. – Carthage: 89–91.

20 Édition: Al-Tijânî 1983; traduction partielle: Al-Tijânî 1852/1853.

21 Édition: Ibn Idhârî 1930–1951 (1983).

22 Édition: Al-Nuwayrî 1983. 1992; traductions: Al-Nuwayrî 1841/1842. 1852; édition et traduction espagnole des chapitres sur Espagne et Maghreb: Al-Nuwayrî 1917.

23 Édition: Ibn Khaldûn 1981; traduction partielle: Ibn Khaldûn 1852–1856 (1925–1956); 2002/12. – Voir surtout la nouvelle traduction française: Ibn Khaldûn 2002, 707–709.

- (مواعظ الاعتبار بذكر الخطط والآثار)²⁴ qui constitue une description historique et topographique de l'Égypte. C'est dans cet ouvrage que nous trouvons quelques allusions relatives à l'histoire ancienne de Carthage, notamment des détails sur l'incendie de 146 AEC, la mention d'une épitaphe sabéenne, une brève comparaison entre les pyramides de Gizeh et l'aqueduc d'Hadrien, une attaque du roi d'Égypte al-'Aziz (Poptiphar/Atphine chez Maqrîzi) sur Carthage vers 900 AEC et la mort de l'apôtre Mathieu à Carthage.
- 25 Himiyarî, auteur d'un dictionnaire géographique intitulé « Le Jardin parfumé à travers les pays » (*Al-rawd al mi'târ fi khabar al aqtar*)²⁵. L'homme ne nous est pas bien connu, mais il est fort probable qu'il soit d'origine marocaine, son livre rédigé au XV^e siècle EC donne maintes informations sur Carthage; informations que l'on rencontre dans un paragraphe réservé à cette ville et dans les dissertations relatives à Tunis, Gumma (Mahdia), al Khadhra (en Espagne) et Radès.
- 26 Ibn Chammâ', historien, homme de lettres et juriste tunisien, son ouvrage, rédigé en 1457/861, s'intitule *Al-addila al-bayna al-nouraniya fi mafâkhir al dawla al hafsiya* (الأدلة البينة النورانية في مفاخر الدولة الحفصية)²⁶. Il s'agit d'un livre panégyrique qui loue les mérites de la dynastie hafside. Dans ce livre Ibn al-Chammâ' retrace les grandes lignes de la dynastie hafside, accordant surtout une attention particulière à la période de son suzerain Abu Amr Uthmân (1435–1488 EC), qui restaura les anciens aqueducs, pour le reste il se contente de copier dans Ibn Khaldûn et Zarkachi.
- 27 Jean-Léon l'Africain de son vrai nom al-Hasan el-Wazzâan est né à Grenade en 1488 EC. Après la prise de la ville par les Rois Catholiques Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon il s'installe à Fès. C'est là qu'il fait ses études notamment à la Quarraouiyne. En 1518, de retour de l'un de ses voyages, il est attaqué et capturé par les chevaliers de l'Ordre de Saint Jean. Offert au Pape Léon X, il est baptisé et porte alors le nom de « Jean-Léon de Médicis », dit « Léon l'Africain ». C'est à la demande du Pape, qu'il écrit sa fameuse « Cosmographia de Affrica », publiée à Venise sous le titre « Descrittione dell'Africa ». Cet ouvrage donne pour Carthage une vision historique critique et pertinente²⁷.
- 28 Ibn Abî Dînâr (al-Ra'inî al-Kairaouani, m. en 1681/1092). Son ouvrage *al-Mu'nis fi akhbâr ifriqiya wa tûnis* (المؤنس في أخبار إفريقية وتونس)²⁸ offre la plus ancienne monographie connue de la ville de Tunis. Son œuvre est aussi d'une richesse exemplaire pour la connaissance de Carthage. La renommée qu'a eue cet auteur chez les historiens modernes est due à sa traduction assez précoce en langue française par Pellissier et Reynard, dès 1845. L'auteur d'*al-Mu'nis*, se fonde surtout sur Ibn Chammâ' (XV^e siècle EC), mais également sur Ibn al-Chabbât, Ibn Nâjî (XIV^e siècle EC), ainsi que sur el-Bekrî (XI^e siècle EC) qu'il semble découvrir à travers Ibn Chabbat.
- 29 Pseudo al-Wâqidî (XVIII^e–XIX^e siècles EC). Al-Wâqidî est un médinois décédé à la fin du VIII^e siècle EC, considéré parmi les plus grands connaisseurs des conquêtes arabes. Il est connu surtout par son ouvrage, « La conquête de la Syrie » (*Futûh al-Shâm*). « La conquête de l'Ifriqiya » (*Futuh Ifriqiya*) qui lui est attribué et publié à Tunis, n'est qu'une compilation tardive truffée d'erreurs et de légendes populaires. Son intérêt réside dans le fait qu'il nous donne une idée sur la perception tardive du site de Carthage dénommée alors la *Maalga*²⁹.

Le passage en revue des principales sources relatives à Carthage nous conduit à faire quelques remarques.

La première est que la plus ancienne mention arabe de Carthage remonte au IX^e/III^e siècle. Nous n'avons pour ainsi dire aucune source qui soit contemporaine de la conquête ou du siècle des gouverneurs (VIII^e siècle EC). Les premiers écrits ont été très succincts et ont été rédigés par des orientaux qui n'ont jamais visité Carthage et n'ont d'elle qu'une image embryonnaire. Cette vision, somme toute approximative, se voit très clairement chez les pionniers de la géographie arabe tels Ibn al-Faqîh et Ibn Khordâdhbeh qui confondaient Tunis et Carthage considérant même que: « le nom de la ville de Tunis est Carthage »³⁰. Les raisons de cette confusion sont compréhensibles, si l'on sait que Tunis a hérité Carthage; et si l'on se rappelle aussi que les Orientaux se désintéressaient de toutes les provinces périphériques. Le lecteur des œuvres historiques classiques telles que les *târikh* al-Tabarî et de Y'aqîbi ou *futûh al-Buldân* d'al-Baladhuri ne peut que constater l'absence de toute allusion à Carthage. Pour cette raison les premiers récits histo-

24 Édition: Maqrîzi 1987.

25 Édition: Himiyarî 1984.

26 Édition: Ibn Chammâ' 1984.

27 Édition: Léon l'Africain 1978; traduction allemande: Léon l'Africain 1805; traductions françaises: Léon l'Africain 1830. 1956 (1981).

28 Édition: Ibn Abî Dînâr 1967; traduction: Ibn Abî Dînâr 1845.

29 Éditions: Al-Wâqidî 1897 (1966). – Voir: Abdelhamid 1962. – Traduction partielle du chapitre relatif à la conquête de Tébessa: Cherbonneau 1969.

30 Ibn al-Faqîh 1885, 79; Ibn Khurdâdhbah 1889, 87.

riques sont assez brefs et d'un intérêt assez limité. Ainsi Khalifa Ibn al-Khayyât et Ibn 'Abd al-Hakam ne fournissent de notre ville que des informations d'une brièveté extrême.

Cependant l'indulgence des sources ne durera pas longtemps et c'est à la faveur du X^e siècle que nous assistons à la prolifération de la littérature historique arabe, une littérature qui s'enrichira au cours des siècles. Cet intérêt accru à la province d'Occident coïncide avec la montée du chiisme au Maghreb et l'installation du califat fatimide. Devenue le siège d'un pouvoir central, l'Ifrîqiya allait avoir ses propres lettrés et sa propre production historique. Ainsi le tournant est marqué à la fois sur le plan politique et culturel. Le petit passage que rédige al-Cadi al-Nu'mân est à cet égard très instructif, il résume l'attitude des califes et sans doute de ses contemporains vis-à-vis des ruines de Carthage classées parmi les merveilles des Anciens. Al-Nu'mân évoquant un rêve de son maître observe :

« que le calife al-Mansûr, préparant une expédition contre les Rûm résida quelques jours à Carthage, il demanda qu'on lui explique les causes de la somptuosité de la cité. Le Cadi Nu'mân ne pouvant lui répondre, se contenta de se poser lui-même quelques questions et se demanda qui avait construit ces édifices majestueux, un roi ou plusieurs? Comment le ou les constructeurs ont-ils pu ériger des bâtisses aussi vastes et aussi grandioses? En supposant que le constructeur était un seul roi, une vie pouvait elle lui suffire pour réaliser une pareille œuvre? Mais s'ils étaient plusieurs comment se fait-il qu'ils consentent à habiter tous le même site? Car de coutume – dit-il – les rois se succédant aimaient changer de résidence »³¹.

Le X^e siècle EC était donc pour Carthage un moment décisif, marqué par l'intérêt manifeste accordé au site par les Fatimides³², intérêt souligné par Jean-Léon l'Africain et confirmé par les investigations archéologiques³³. Les sources nous disent que le calife al-Mu'izz était fasciné par les monuments de la cité et surtout par l'aqueduc d'Hadrien. Celui-ci sera imité dans la construction

de *qanât* Chérichira dans les environs de Kairouan³⁴. Mais Carthage fascine par son site, ses monuments, ses aménagements hydrauliques, ses jardins (...); et l'on ne peut s'étonner de constater qu'au fur et à mesure des siècles les mythes et les histoires extraordinaires apparaissent et se développent comme pour expliquer le Mystère. La parure monumentale de la cité intrigua plus d'un et l'on se demanda comment une civilisation aussi brillante avait pu disparaître après une si longue vie? La littérature arabe dans son ensemble essaye de répondre à cette question majeure, qui reste la toile de fond des écrits médiévaux³⁵. Qui a construit Carthage et quelle était la cause de sa destruction? Telle est la question.

Sur le plan toponymique, les écrivains arabes ont unanimement adopté le nom de *Qartagenna*/*Cartagenna* associé parfois au qualificatif de la Grande pour la distinguer de l'autre Carthagène d'Espagne³⁶. Or, il semble bien que le nom de Carthagène a été appliqué à la Carthage mère depuis l'Antiquité puisqu'il est attesté à partir du III^e siècle EC et persiste aux siècles suivants, c'est donc un nom courant et bien connu par les Anciens qui a été consacré et adopté par les sources arabes, comme ils le faisaient souvent pour les anciens toponymes³⁷. Le toponyme Tarshîsh, quant à lui, qui désignait durant l'Antiquité la ville de Carthage a été réservé depuis la conquête à l'unique ville de Tunis, et Carthage n'en use que très rarement³⁸. Au XII^e siècle EC, et à en croire Al-Zuhri³⁹ la ville s'appelait *al-mu'allaqa* المعلقة (la perchée), un toponyme retenu par Ibn Idhârî⁴⁰, et que l'on trouve aussi sur les inscriptions hafside⁴¹, mais qui semble désigner aux X^e et XI^e siècles EC la colline de Byrsa comme le laissent supposer les assertions d'el-Bekrî et d'al-Edrîsî.

Les étapes de la conquête de la ville nous sont assez bien connues grâce surtout aux sources arabes, même si Ibn Idhârî observait qu'il est difficile de bien cerner le déroulement exact des opérations⁴².

Capitale du pays, selon les termes même d'Ibn Abd al-Hakam, Carthage ne semble pas avoir été inquiétée

31 Al-Nu'mân 1978, 201 s.

32 L'essor de Carthage à partir du X^e siècle semble se confirmer à la consultation de la céramique publiée par Vitelli 1981. – Voir aussi sur le sujet Abdouli 2005.

33 Léon l'Africain 1830, 30.

34 Al-Nu'mân 1978, 331 s.

35 Pour une vue d'ensemble sur l'apport des sources arabes à la connaissance des sites antiques cf. Jaïdi 1977.

36 Yaqut al-Hamawî dans son ouvrage *Al-mushtarik wad'an wal mokhtalaf saqan* (المشترك وضعاً والمختلف صنفاً), « Toponymies et homonymies » mentionne deux Cartagènes : la première en Ifrîqiya célèbre par ses ruines ; la seconde en Andalousie : Yaqut al-Hamawî, *Al-mushtarik* 1846, 342 ; le même texte est repris dans la « Géographie » d'Abu al-Fidâ 1840, 164, et par un écrivain du XVI^e siècle : Ibn Sabahi Zada 2006, 507.

37 Ben Abbes 2004, 291–292 (?) fournit une bonne analyse des toponymes et observe que déjà au III^e siècle EC la forme Cartagène se trouve dans la version grecque des Actes des martyrs Scillitains (de Kasserine) sous le vocable *Karqage/anna*. Au IV^e siècle EC, la même forme est préservée dans les documents ecclésiastiques, elle perdure dans les écrits latins puisqu'on a tantôt *Karqage/n(n)a* (Karthagenna), tantôt *Kartage/n(n)a* (Kartagenna), tantôt même *Xarta/gaina* (Chartagina).

38 Maliki, 1981, I 48.

39 Al-Zuhri 1968, 198–200.

40 Ibn Idhârî 1983, I 32. Il est fort possible que le nom s'est fixé entre le XI–XII^e siècles EC que la M'alga est devenu le siège d'une principauté locale, celle des Banû Ziyâd.

41 El Aoudi-Adouni 2000 recense les sources relatives à la M'alga.

42 Ibn Idhârî 1983, I 39.

par la première campagne dirigée en l'an 647/27 par le gouverneur d'Égypte Abdullah Ibn Sa'd Ibn Abi Sarh. Cette première expédition a intéressé surtout la région de Sbeïtla. Pourtant, et contre toute attente, et sans tenir compte de l'ordre géographique des opérations militaires, le biographe al-Mâlikî, rapporte que :

« *Abdullah Ibn Sa'd envoya des colonnes pour suivre les Byzantins et ses cavaliers atteignirent les ksour de Gafsa ainsi qu'un lieu dit Cartagenna* »⁴³.

Ibn 'Idhârî donne un récit beaucoup plus détaillé, il écrit :

« *qu'à la suite de la mort de Grégoire tué par le célèbre Abdullah Ibn al-Zubayr, l'armée arabe commandée par Ibn Abi Sarh se dirigea vers la Grande ville de Carthage qu'elle assiège durement jusqu'à ce qu'elle ouvre ses portes. Les musulmans y firent un butin indescriptible (...)* »⁴⁴.

À bien observer l'on constate que ce raid de 647 EC sur Carthage semble peu probable. Les armées arabes ont été occupées lors de cette expédition à conquérir les régions de la Tunisie centrale. Hédi Slim avait établi que les sources confondaient dans ce récit la localité de Marmajanna (située au centre ouest tunisien non loin de Sbeïtla) et la célèbre Cartagenna. Un passage de Nuwayrî vient appuyer son hypothèse, on y lit :

« *Ibn Sa'd envoya alors des détachements de la ville de Sbeïtla pour battre campagne. Ces cavaliers s'avancèrent jusqu'aux bourgades de Gafsa où ils firent des captifs et du butin. De là, ils poussèrent jusqu'à Marmajanna* »⁴⁵. Il faudra donc attendre deux décennies pour que les armées arabes s'attaquent réellement à Carthage. La tâche a été préparée par la fondation de Kairouan dont l'emplacement a été dicté, entre autre, par la volonté de reprendre la capitale byzantine. Kahalîfa Ibn al-Khayyât, une des sources les plus anciennes fournit à cet égard un court récit. Il nous dit :

« *qu'en cette année (679/59) Dinâr Abû al Muhâjir fit une descente sur Carthage. Les deux armées s'affrontèrent et il y avait beaucoup de morts et de blessés des deux côtés. La nuit les sépara et les Musulmans se retranchèrent sur une montagne située au sud de Tunis. Le lendemain ils attaquèrent de nouveau et conclurent la paix à condition qu'ils (les Byzantins) évacuent al-Jazira* »⁴⁶.

Comme on le voit, ce texte assez court ne nous permet pas de conclure que la ville a été occupée, il semble plutôt que l'armée arabe s'est contentée d'un traité qui lui a permis de mettre la main sur *al-Jazira*, nom qui

désignait chez les arabes médiévaux l'actuel Cap-Bon. Ainsi et comme on peut le constater, l'état se resserre sur la capitale byzantine qui se trouve privée de son arrière pays fertile « son jardin » et devient la cible des Arabes.

Mais les conquérants ont été obligés d'abandonner au moins momentanément la conquête, à cause des lourdes défaites subies par leurs armées (mort de 'Uqba en 683/64 et de Zuhayr Ibn Qays en 688/69) ; et il faudra attendre l'an 695/76 pour assister à la reprise des opérations dirigées cette fois-ci par l'énergique lieutenant syrien Hassan ibn al-Nu'mân⁴⁷. Il lui a fallu deux campagnes pour venir à bout de la résistance berbéro-byzantine. Lors de la première expédition de 695 EC, Carthage semble, si l'on croit l'historien égyptien Ibn 'Abd al Hakam une cité appauvrie :

« *où les arabes n'ont trouvé qu'un petit nombre d'habitants de basse classe* »⁴⁸.

El-Bekri abonde dans le même sens et décrit un raid rapide qui s'achève par un tribut et par la fuite des habitants de la ville vers les îles de la Méditerranée et notamment vers la Sicile. Hassan ravage la cité et y construit une mosquée⁴⁹.

Ce récit d'une expédition éclair ne concorde pourtant pas avec les faits tels qu'ils sont rapportés par le biographe al-Mâlikî, qui nous décrit une ville peuplée, conquise de vive force :

« *Hassân se rendit en Ifriqiya et demanda quel était le monarque le plus puissant. Le seigneur de Cartagenna, lui fut-il répondu. Il se dirigea vers lui. Sa ville était peuplée de Byzantins dont seul Allah le Très Puissant savait le nombre. Elle se trouve au bord de la mer et s'appelle Tarshish. Hassan campa à proximité et l'investit. Les deux armées se livrèrent un combat au cours duquel les Byzantins perdirent fantassins et cavaliers. Ils s'accordèrent pour gagner les îles de la Méditerranée puisqu'ils avaient des navires et se sauvèrent en Sicile et en Espagne. Hassan conquiert Carthage de vive force, réduisit les habitants en esclavage et pilla ce qui s'y trouvait* »⁵⁰.

Mais le succès ne fut que de courte durée et quelque temps après vers 697/77 les Byzantins dirigés par le Patrice Jean parvinrent à reprendre la ville. El-Bekri nous livre quelques détails sur cet épisode :

« *Les Rums -dit-il- vinrent avec leurs navires afin d'attaquer les musulmans qu'on avait laissés dans la ville de Tunis. Ils tuèrent, pillèrent et emmenèrent en captivité tous ceux qui s'y trouvaient. Les Musulmans n'avaient pas*

43 Al-Mâlikî 1981, I 21.

44 Ibn Idhârî 1983, I 12.

45 Al-Nuwayrî 1983, vol. 24, 8.

46 Ibn Khayyât 1995, 226.

47 Ibn Idhârî 1983, I 39 précise que les conquêtes de Carthage par Hassân sont difficilement datables.

48 Ibn Abd al-Hakem 1948, 77.

49 El-Bekrî 1913, 91.

50 Al-Mâlikî 1981, I 48.

d'asile où ils auraient pu se retrancher (...)»⁵¹. Ce même récit est repris par Tijānī et par Ibn Abī Dīnār⁵².

Finalement la réaction du calife omeyyade ne s'est pas fait attendre et a été extrêmement vive et rapide. En l'an 696 ou 697/77–78 Hassan revint à la charge et parvint à occuper définitivement la cité. Al-Mālikī note à ce sujet que :

« Lorsque les Byzantins eurent constaté sa suprématie et leur impossibilité de lui faire front (...) ils embarquèrent leurs bagages sur des navires prêts à prendre la mer et s'enfuirent de nuit par une porte appelée Bab al-Nisa (Porte des femmes), à l'insu de Hassan. Ils abandonnèrent la ville sans y laisser âme qui vive »⁵³.

Une fois conquise, la ville a été détruite par les armées arabes et abandonnée. Au XVI^e siècle EC, il n'y avait selon Léon l'Africain qu'un petit nombre d'habitants pauvres. Mais il semble que la destruction n'était que partielle ; et plusieurs monuments sont restés debout et attiraient la curiosité en même temps qu'ils servaient des siècles durant comme une carrière de marbre⁵⁴. Cependant à la suite de l'expédition de Saint Louis, les quelques vestiges qui sont restés debout ont été totalement arasés pour couper aux chrétiens toute velléité de reprise⁵⁵.

2. Connaissance de l'historiographie latine ou grecque

*Stefan Altekamp*⁵⁶

L'établissement de la domination arabe sur les territoires d'Afrique du Nord a marqué une rupture politique, sociale et culturelle fondamentale. Un signe évident de ce tournant historique est la disparition rapide de l'un des piliers de l'ancien système : l'Église catholique. Bien que les sources médiévales européennes primitives⁵⁷ suggèrent le maintien de la hiérarchie et de la congrégation ecclésiastiques, il ne fait aucun doute que dans la région, l'importance du christianisme a connu un rapide déclin⁵⁸. Presque simultanément, la langue latine a disparu des sphères administratives et culturelles de l'élite⁵⁹.

Néanmoins, les civilisations préislamiques ont laissé des traces matérielles qui ont perduré. Le nouvel ordre a adapté, transformé, exploité ou marginalisé cet héritage en fonction de ses traditions et de ses propres besoins. Cependant, même si la culture matérielle préexistante a été activement incorporée, il est devenu difficile d'en déchiffrer ou d'en interpréter les significations, tant les évolutions, voire les ruptures linguistiques ont entravé la lecture des représentations littéraires comme des anciens actes administratifs.

Les sources arabes du X^e siècle EC – s'intéressant à la période du califat fatimide – donnent une idée très vivante de la manière dont les nombreux questionnements suscités par la nature des civilisations antérieures se sont accommodés d'une appropriation pragmatique du paysage culturel légué par ces civilisations. Les sources arabes se réfèrent de manière récurrente aux enquêtes de terrain réalisées par les califes sur les sites antiques. Ces enquêtes ont un objectif utilitaire immédiat qui touche à la ville et aux ruines de Carthage : Al-Mahdi, fondateur de la dynastie fatimide, a visité Carthage en 912 EC lors d'une tournée d'inspection, alors qu'il recherchait un site côtier adéquat pour établir sa nouvelle capitale ; c'est à la suite de cette prospection qu'il choisit finalement le site d'al-Mahdiya⁶⁰. De son côté, al-Mu'izz, quatrième calife fatimide (qui régna de 953–975 EC), lui aussi un grand bâtisseur, examina l'aqueduc monumental de Carthage et envisagea de le restaurer, au cas où les besoins en eau s'avèreraient suffisamment grands à l'embouchure de l'aqueduc⁶¹.

Mais il serait erroné de restreindre cet intérêt à des motivations pragmatiques ; la curiosité a transcendé les exigences de l'administration et de l'État. Les auteurs arabes ont notamment essayé de développer d'amples connaissances sur la région aux périodes – d'un point de vue arabe – « préhistoriques ». À cet égard, la ville de Carthage nous offre un témoignage exceptionnel sur la nature de cette exploration savante. Nous sommes à l'époque du troisième calife fatimide al-Mansur (qui régna de 946 à 953 EC), celui-ci effectua une visite de plusieurs jours à Carthage lors d'une tournée d'inspection à Tunis. Accompagné de son fils, al Mu'izz, le futur calife, qui enregistra l'évènement ultérieurement, s'émerveillait des bâtiments remarquables qui existaient encore

51 El-Bekrī 1913, 91 s.

52 Al-Tijānī 1983, 6 ; Ibn Abī Dīnār 1967, 15.

53 Al-Mālikī 1981, I 57.

54 La liste des auteurs et des personnages qui sont passés par Carthage pour contempler ses vestiges est longue ; parmi les plus illustres on cite : les califes fatimides, Cadi Nu'mān, Mehrez Ibn Khalaf, Al-Raqīa, l'Anonyme de l'*Istibsār*, Jean-Léon l'Africain et tant d'autres. Al-Zarkachi 1998, 218 (*Tārikh al-dawlatayn*), trad. Al-Zarkachi 1895 (« Histoire des dynasties almohade et hafside ») nous dit que les sultans de Tunis avaient l'habitude de limiter les

déplacements des riverains de Carthage lors de leurs sorties de plaisance (XVI^e s. EC).

55 Ibn Khaldūn 2012, 505.

56 Aide linguistique : Faouzi Mahfoudh, Elsa Vonau.

57 Cuoq 1984, 123–172.

58 Conclusion moins radicale : Handley 2004, 302–309 ; Conant 2012, 362–370.

59 Halm 1996, 98 s. 328.

60 Al-Tijānī 1853, 358, cité par Halm 1996, 214.

61 Al-Nu'mān 1978, 331–333, cité par Halm 1996, 328. 344 s.

à Carthage. Il ne pouvait croire qu'un seul souverain ait pu tout ériger. Il se demanda comment les dirigeants successifs avaient construit Carthage, comment ils avaient pu s'entendre sur un projet commun. La nuit, le calife rencontra en rêve l'ancien dirigeant de Carthage ; mais il était incapable de comprendre son nom ; et le rêve s'acheva avant qu'il ne puisse demander ce qu'il était si impatient de savoir⁶².

Ce récit, l'un des plus impressionnants de l'époque, révèle clairement la totale pénurie de connaissances sur l'histoire de l'Afrique du Nord et de la Carthage antique. Il met également en exergue la méconnaissance du système de gouvernement et des circonstances dans lesquelles les bâtiments publics furent édifiés. Il reflète un phénomène propre à la culture arabe : la délocalisation fréquente des capitales (ou des résidences). Ce récit est marqué par une approche où l'esprit d'investigation s'accommode d'une réflexion associative suscitée par les restes matériels d'un passé énigmatique. Cette approche caractérise également d'autres événements.

De 946 à 948 EC al-Mansur entreprit une campagne militaire vers l'Ouest. Il s'arrêta, à deux reprises, dans l'Ouest et l'Est algérien pour visiter les vestiges des bâtiments antiques. Dans les deux régions inspectées, des inscriptions antiques firent l'objet d'un examen minutieux, leur contenu fut déchiffré – probablement grâce à l'aide de la population locale. Au Tahert/Tiaret, le texte fut largement traduit⁶³, à Sétif (Sétif) un citoyen (?) réussit à résumer les principaux éléments du document⁶⁴. Les deux textes sont relatifs à des actes administratifs du gouvernement byzantin. Ils illustrent non seulement l'intérêt que le souverain portait aux antiquités, mais attestent également la persistance du latin au sein des populations locales – alors que dans la région, l'élite n'utilisait déjà plus cette langue comme vecteur de communication⁶⁵. À la fin de la campagne, le calife et son fils visitèrent les ruines de l'ancienne Sufetula (Sbeitla)⁶⁶.

Le récit introduit en outre la figure d'un indigène capable de déchiffrer d'anciennes inscriptions étrangères

qui fait presque office de topos littéraire. Les sources relatives à Carthage évoquent en effet à plusieurs reprises le cas d'un très vieil homme interrogé sur d'anciennes inscriptions. Contrairement aux érudits qu'al-Mansur rencontra lors de sa campagne, le sage de Carthage livre une interprétation plutôt mythologique du contenu des prétendus documents épigraphiques.

L'analyse d'un corpus cohérent de textes littéraires montre clairement que, dans les premiers siècles qui suivirent la conquête arabe, les récits qui retracent l'histoire de la région, qu'ils relèvent du genre littéraire ou constituent des documents officiels, s'interrompent.

Mais, il n'empêche que certaines données de l'histoire ancienne ont finalement continué d'être véhiculées par les textes savants ou littéraires arabes, qui traitent de la géographie ou des *memorabilia* culturels de l'Ifriqiya. L'origine de ces informations doit être recherchée en al-Andalus. À l'époque de l'«antiquairisme» fatimide, l'extrême Occident musulman a en effet connu un phénomène de transfert culturel qui est resté exceptionnel à deux égards. En général, les intellectuels musulmans portaient un intérêt bien plus grand à la philosophie antique et à la science qu'aux récits historiques. Ces récits, quant à eux, se référaient de surcroît presque essentiellement à des sources grecques, et non latines.

Au IX^e siècle EC, en al-Andalus, une histoire universelle de l'Antiquité tardive, écrite d'un point de vue chrétien, a été traduite du latin vers l'arabe⁶⁷. Il s'agit des *Historiae adversos Paganos*⁶⁸, composée au début du V^e siècle EC, par le prêtre ibérique Orose. L'auteur de cette histoire a toujours utilisé des auteurs très anciens, dont Tite-Live. Grâce à sa chronique, Orose a joué un rôle important de passeur en diffusant des données «archaïques» historiographiques au sein des milieux mozarabes et arabes de la péninsule ibérique ; ces derniers ont fini par réaliser eux-mêmes une traduction arabe du texte. Les *Historiae* d'Orose sont restées le seul texte latin traduit en arabe⁶⁹ et sans doute le seul récit historiographique ancien, disponible en langue arabe⁷⁰. Les intellectuels

62 Al-Nu'mân 1978, 201 s., cité et traduit (en allemand et en anglais) par Halm 1992, 147 s. ; Halm 1996, 326 s. – Contenu du *Majalis* d'al-Nu'mân résumé par Taherali 1961.

63 Journal de guerre fatimide dans : Imadaddin 1985, cité et paraphrasé (en allemand) par Halm 1984, 195 avec note 139. – Cf. Halm 1987, 252–255 ; Halm 1996, 325 s. – Ce cas est intéressant, car il reste difficile de savoir si l'inscription a été écrite en latin, si ce n'est en grec.

64 Journal de guerre fatimide dans : Imadaddin 1985, cité et paraphrasé (en allemand) par Halm 1984, 196. – Cf. Halm 1996, 326.

65 On trouve des inscriptions funéraires en latin dans les pays du Maghreb jusqu'au XI^e siècle E.C. – En-Ngila, Tripolitaine : Reynolds – Ward-Perkins 1952, no. 261 ; Ward-Perkins – Goodchild 1953, 21 s. ; Bartoccini – Mazzoleni 1977 ; Cuoq 1984, 146 s. ;

Handley 2004, 307. – Kairouan : Mahjoubi 1966 ; Cuoq 1984, 147–149 ; Handley 2004, 307.

66 Journal de guerre fatimide dans : Imadaddin 1985, cité et paraphrasé (en allemand) par Halm 1984, 199. – Cf. Halm 1996, 326.

67 López-Morillas 2000, 33 s. 46 sur la situation plurilingue en al-Andalus. – Sur la littérature chrétienne-arabe en al-Andalus : van Koningsveld 1994, 425 s. 440–446 ; Cardelle de Hartmann 2011.

68 Édition utilisée : Orosius 1889. – Édition bilingue avec traduction en français : Orosius 1990/1991. – Traduction en allemand : Orosius 1985/1986.

69 Daiber 1986, 203.

70 Rosenthal 1968, 80.

mozarabes eux-mêmes n'ont utilisé que des textes de l'Antiquité tardive, wisigothique, sans jamais consulter de sources plus anciennes⁷¹.

L'adaptation d'Orose en langue arabe, le *Kitâb Hurusiyus*⁷², circulait déjà avant 955 EC et on suppose qu'elle fut composée dans la première moitié du X^e siècle EC⁷³. À cette époque, Orose – décédé vers 420 EC – était mort depuis un demi-millénaire. De ce fait sa chronique ne pouvait traiter de l'histoire récente, ni de la période précédant la domination musulmane de l'Occident. Le *Kitâb Hurusiyus* se présente comme la continuation du livre d'Orose; il ne s'agit donc pas d'une traduction littérale du texte intégral des *Historiae*, mais d'une révision intégrant plusieurs autres sources, dont les textes historiographiques d'Isidore de Séville (mort en 636 EC)⁷⁴.

Le *Kitâb Hurusiyus* présente une vue d'ensemble, un résumé de l'histoire biblique, grecque et romaine – en arabe. Il a été largement utilisé par certains auteurs arabes explorant le monde préislamique⁷⁵ – dont el-Bekrî (voir ci-dessous) et Ibn Khaldûn⁷⁶. L'histoire «ancienne» est cependant représentée d'une manière disproportionnée. Les périodes les plus reculées ont été traitées beaucoup plus en profondeur que les périodes récentes et vers la fin chronologique de la narration, la perspective universelle est délaissée au profit d'une perspective occidentale ou ibérique. Même dans les passages qui ne sont pas tirés du texte original d'Orose et qui ont été rajoutés dans la version arabe, les périodes très éloignées et les épisodes reculés jouent un rôle important. Par exemple, la légende du Cheval de Troie y est relatée en détail⁷⁷. Cette accentuation distingue nettement la tradition historiographique «occidentale»-andalouse de celle de «l'Est», où l'utilisation des sources grecques (byzantines) très tardives a laissé de côté l'histoire préislamique précoce (pré-hellénistique ou romaine républicaine). Les auteurs «orientaux» qui privilégient une perspective régionale ont, de la même façon, négligé l'histoire de la Méditerranée occidentale⁷⁸.

Au sujet de l'historiographie nord-africaine, il faut mentionner trois points particulièrement saillants :

- 1) Les connaissances sur l'histoire préislamique de la région ont été tributaires d'une tradition qui s'est développée dans la lignée andalouse d'Orose, d'Isidore de Séville et du *Kitâb Hurusiyus*.
- 2) La tradition ibéro-andalouse a présenté aux érudits du monde arabe une vision exclusivement détaillée de l'histoire «ancienne» au détriment des périodes tardives en général et des périodes plus récentes («romaines» ou de l'Antiquité tardive) de l'histoire de l'Afrique du Nord. L'histoire de Carthage illustre particulièrement ce déséquilibre. Ainsi les récits consacrent d'amples développements à «Carthage», Empire indépendant rival de la République romaine, mais ignorent la «Carthage», métropole provinciale romaine, vandale ou byzantine. Après avoir amplement détaillé le récit des guerres puniques et la destruction de la Carthage punique, Orose signale la tentative d'établissement d'une colonie romaine à la fin du II^e siècle AEC qui a finalement échoué⁷⁹. Mais il n'évoque point la fondation de la Colonia Iulia Carthago de César et d'Auguste qui, elle, fut couronnée de succès. Dans le reste de l'ouvrage, Carthage n'est mentionnée qu'à deux reprises, de manière fortuite, pour situer l'emplacement de l'exécution des deux généraux romains qui se sont révoltés respectivement en 376 et en 413 EC⁸⁰. Le *Kitâb Hurusiyus* n'a pas changé cette orientation. Comme on le voit aussi, la tradition historiographique «orientale» n'a pas pu combler cette lacune. Ainsi, les provinces romaines d'Afrique du Nord sont restées *terra incognita*, un domaine inexploré pour les lecteurs de récits historiques arabes. Cette opacité s'atténue à la période byzantine, lorsque l'expansion arabe intègre d'abord l'Afrique du Nord dans sa propre sphère d'intérêt, puis finalement dans l'empire lui-même. Ainsi, la dernière phase de l'histoire nord-africaine préislamique est évoquée dans des récits authentiquement arabes, même s'ils sont postérieurs à la période de la conquête⁸¹.
- 3) Dans le contexte andalou de transfert culturel du latin à l'historiographie arabe, le fait qu'un auteur dé-

71 Cardelle de Hartmann 2011, 44. – Contre Caiozzo 2009, 136: des copies de Tite-Live ou Tacite «circulaient vraisemblablement en Occident musulman au XI^e siècle.»

72 Edition utilisée: Anonyme, *Kitâb Hurusiyus* 2001. – Sur les questions de date et d'auteur: Levi della Vida 1971; Anonyme, *Kitâb Hurusiyus* 2001, 30–42; Penelas 2008.

73 Anonyme, *Kitâb Hurusiyus* 2001, 33; Cardelle de Hartmann 2011, 39–40. 53–57.

74 Daiber 1986, 209–217 avec mention des concordances Orosius-*Kitâb Hurusiyus*; Daiber 1986, 217–248 avec traduction (en allemand) et une liste de sources relatives aux éléments du texte du *Kitâb Hurusiyus* qui ne découlent pas d'Orose. – Anonyme, *Kitâb Hurusiyus* 2001, 99–124 avec tableau synoptique complet de toutes les sources du *Kitâb Hurusiyus*; commentaire sur les sources au-delà d'Orose: 49–66.

75 Vallvé Bermejo 1967; Molina 1984; Anonyme, *Kitâb Hurusiyus* 2001, 67–81.

76 Siraj 1995, 195–199; Anonyme, *Kitâb Hurusiyus* 2001, 77–79.

77 Daiber 1986, 223 s.; Anonyme, *Kitâb Hurusiyus* 2001, 57 s.

78 Horst 1979.

79 Orosius 1889, 5, 12, 1.

80 Orosius 1889, 7, 33, 7; 7, 42.

81 Siraj 1995, 64–75 sur la connaissance arabe «médiévale» de l'Afrique du Nord pré-islamique.

terminant pour l'étude de l'Afrique du Nord ait été un savant d'al-Andalus mérite d'être souligné: El-Bekrî (XI^e siècle EC)⁸², qui n'a jamais visité les pays qu'il décrit dans son « Livre des itinéraires et des royaumes » (*Kitâb al-masâlik wa-l-mamâlik*)⁸³, mais qui, fort des apports de l'historiographie andalouse, était particulièrement habilité à étudier la topographie d'Afrique du Nord. El-Bekrî, a eu énormément recours au *Kitâb Hurusiyus* dans son livre qui s'apparente à une véritable compilation⁸⁴. Les travaux d'el-Bekrî ont permis de diffuser certains fragments de l'historiographie de Tite-Live – transmis par Orose, ainsi que par le *Kitâb Hurusiyus* – dans les récits arabes consacrés à l'histoire carthaginoise. Grâce à cette transmission multiple, ces récits pourraient évoquer des personnages historiques comme Hannibal et Scipion⁸⁵. De plus, el-Bekrî a littéralement tiré les informations relatives au « roi » *Didoun* (ديدون المالک), le fondateur de Carthage, du *Kitâb Hurusiyus*⁸⁶. Ce détail révèle clairement que c'est le *Kitâb Hurusiyus*, et non le conte original d'Orose, qui a servi de source à el-Bekrî. Orose avait baptisé la fondatrice de Carthage *Helissa* (« de Carthagine, quae ante urbem Romam duo et septuaginta annos ab Helissa condita »)⁸⁷. Le *Kitâb Hurusiyus* avait remplacé ce nom par un autre. Cet autre nom est tiré de la *Chronica Maiora* d'Isidore de Séville, qui a consacré à la fondation de Carthage les mots ci-avant : « Carthago a Didone aedificatur⁸⁸ ». La forme grammaticale employée ici ne permet de tirer aucune déduction univoque sur le sexe du personnage fondateur ni sur l'orthographe correct de son nom à la forme nominative. C'est ainsi que dans le *Kitâb Hurusiyus*, ce nom est devenu : *Didoun*, « Le roi ».

Le *Kitâb Hurusiyus* a fourni d'abondantes informations chronologiques : il a emprunté à Isidore la chronologie biblique qui situe la fondation de Carthage à l'époque du Roi David⁸⁹. Par ailleurs, il a respecté les informations fournies par Orose, selon qui la fondation de Carthage aurait précédé celle de Rome de 72 ans. El-Bekrî, à son tour, a cité cette double information tirée du *Kitâb Hu-*

rusiyus : il a caractérisé *Didoun* comme contemporain du Roi David et a associé la date de fondation de Carthage à celle de Rome.

Ainsi, en résumé, on constate, en ce qui concerne la première période de l'Ifriqiya, une interruption des chaînes du savoir portant sur l'histoire de la région aux périodes antérieures. La curiosité que pouvaient inspirer des cités « anciennes » ou les vestiges d'« anciens » monuments ne s'assouvissait pas de la lecture de textes aussi « anciens » que ces vestiges parce que personne ne pouvait les lire. Plus tard, la science andalouse qui s'est élaborée à partir de traductions sélectives, a transmis quelques éléments d'histoire « ancienne » de l'Afrique du Nord. Mais les périodes qui ont précédé l'époque de la conquête arabe, sont restées nimbées de mystère, sans doute faute d'une vision claire des réalités historiques romaines, vandales et byzantines. Un mystère qui a perduré même quand il s'est agi de comprendre les traces visibles de l'histoire, à savoir les vestiges archéologiques.

3. La topographie et la toponymie selon les auteurs arabes et les sources grecques et latines de l'Antiquité tardive

Stefan Altekamp⁹⁰

Le XVI^e siècle EC est marqué par une coïncidence exceptionnelle : la publication, sur les ruines de Carthage, de deux textes qui s'inscrivent dans des contextes culturels opposés, mais qui présentent de fortes correspondances dans leur structure.

Le premier est rédigé par un auteur arabe : Jean-Léon l'Africain, de son vrai nom al-Hassan al-Wazzan, dont la *Descrittione dell'Africa* parut en 1554 EC⁹¹ ; le second est signé par un auteur européen : Luys del Marmol y Carajal dont le second volume de sa *Descrpcion générale de Affrica* fut mis sous presse en 1573 EC⁹².

82 Sur la vie et l'œuvre : El-Bekrî 1992.

83 Édition et traductions voir ci-dessous.

84 Ferré 1986 ; El-Bekrî 1992, 16–23 ; Anonyme, *Kitâb Hurusiyus* 2001, 73 s. ; Penelas 2009.

85 El-Bekrî 1992, 700 s. [1177–1178]. – Selon Halm 1996, 328 l'insertion d'Hannibal et de Scipion dans le récit historique d'el-Bekrî est attribuée à l'auteur Ahmed Ben Jaafar Ben Brahim Ibn Al Jazzar Al-Qayrawani (X^e siècle EC), qui est mentionné par el-Bekrî. Halm considère cette citation comme l'indice qu'il existe une transmission de la mémoire historique en Ifriqiya lui-même. Un examen plus précis du texte d'el-Bekrî, cependant, nous conduit à exclure ce passage de l'argumentation : El-Bekrî cite

cette source en se référant à un épisode historique différent, qui n'a rien à voir avec Hannibal et Scipion, pas même avec l'histoire punique-romaine en général.

86 Anonyme, *Kitâb Hurusiyus* 2001, 95 [358] ; Daiber 1986, 224 ; El-Bekrî 1992, 699 [1175].

87 Orosius 1889, 4, 6, 1.

88 Isidorus 1894, 440 no. 109.

89 Isidorus 1894, 439 no. 107.

90 Aide linguistique : Faouzi Mahfoudh, Elsa Vonau.

91 Léon l'Africain 1978, 317 s. – Sur l'auteur : Léon l'Africain 1978, 9–18 ; Davis 2006 ; Pouillon 2009.

92 Marmol 1573, 239 recto–240 recto.

Cette similitude s'explique de deux façons :

- 1) Jean-Léon l'Africain a écrit pour un public européen et a développé une position qui s'inscrit en porte-à-faux vis-à-vis des récits arabes traditionnels.
- 2) Marmol a largement suivi Léon l'Africain dans le plan et dans les nombreux détails de son texte⁹³.

Qu'est-ce qui caractérise cette approche commune ? La composition des deux textes est essentiellement tripartite. Le début consacre une place importante à l'histoire de la ville telle qu'elle est rapportée par diverses autorités anciennes. Le récit historique est suivi de l'évocation des rares vestiges de monuments encore visibles sur le site, à savoir principalement les citernes et l'aqueduc. La dernière partie est consacrée à la situation contemporaine du paysage culturel – la campagne menée à Tunis en 1535 CE et à sa situation à l'époque de l'empereur Charles-Quint.

Léon l'Africain et Marmol ont initié une tradition de récits de voyage européens consacrés à Carthage, qui a perduré jusqu'au XIX^e siècle, avant qu'on entreprenne les fouilles. Ces récits détaillent dans de longs résumés les sources littéraires relatives à la Carthage punique et romaine. L'évocation d'un portrait littéraire de la célèbre cité est mise en balance, de manière contrastive, avec un site apparemment « vide », une ville disparue. Habituellement, cette forme de narration s'accommode de remarques sévères sur les conditions de vie de l'époque.

Les écrits arabes, en revanche, ont été tributaires de l'existence réelle et physique des monuments. Sur ce point, ils ressemblent aux textes de l'Antiquité tardive. En général, les récits arabes affirment une position toute singulière⁹⁴.

La représentation la plus complète de Carthage que l'on rencontre dans les textes arabes se trouve dans le « Livre des Routes et des Royaumes » (*Kitâb al-masâlik wa-l-mamâlik*) d'el-Bekrî⁹⁵. Ce dernier n'a pas foulé une seule fois le sol d'Afrique du Nord, son livre est le creuset des écrits précédents, y compris l'expérience des témoins oculaires⁹⁶. La description de Carthage couvre 15 lieux topographiquement différents. Un de ces lieux répondait à un phénomène d'origine récente : l'installation de villages et de nouveaux aménagements dans la région de

Carthage. Trois autres passages se contentent de mentionner des noms de lieux qui sont cités entre parenthèses dans les récits historiques ou mythographiques. 12 lemmes transmettent des détails au sujet des bâtiments ou des sites liés au passé romain de la ville. Parfois, ils sont liés topographiquement les uns aux autres ; mais en règle générale ils ne le sont pas. Plus fréquemment, l'auteur propose des informations sur la localisation approximative ou sur la position des sites dans la région de la ville. Il semble toutefois difficile d'en tirer la conclusion que sa présentation répond à la logique d'un parcours systématique. Une telle démarche semble peu probable de prime abord, car comme on le sait, el-Bekrî s'est fondé sur diverses sources et la composition du texte présente des signes patents d'incohérence. Mais, même si une logique topographique avait guidé l'énumération des sites, cette séquence logique serait difficile à détecter dans le texte, comme l'identification de la plupart des monuments qui reste impossible. Cette carence est due principalement à sa façon particulière de caractériser les monuments même si elle confère à son texte un attrait particulier.

Une seule mention fait référence à un toponyme romain. Il s'agit du monument appelé *thiathr* (طياطر) qui conserve évidemment une appellation romaine. Dire que le *thiathr* désigne les vestiges de l'amphithéâtre romain (détails voir ci-dessous : al-Edrisî) relève presque de l'opinion commune⁹⁷.

D'autres toponymes prétendument romains sont référenciés sous les termes d'« hippodrome » et de « cirque ». Ces mentions ne peuvent être prises en considération car on a affaire à des traductions inadéquates ou à des émendations textuelles sans fondement⁹⁸.

L'assimilation du *thiathr* d'el-Bekrî à l'amphithéâtre romain résout le problème de son emplacement, parce qu'on dispose d'informations archéologiques à propos de l'amphithéâtre. Ce repère est complété par un second repère topographique fixe : un bâtiment appelé « La perchée » (مسلة, *mu'allaqa*). Cet édifice est caractérisé par sa haute taille, son architecture agrémentée de nombreux arcs et par son orientation sur la mer. La plupart des spécialistes s'accordent à identifier le monument avec ce qui,

93 Léon a eu largement recours au corpus des textes arabes pour rédiger ses notes historiques : Cresti 2009, 128, 145 ; Zhiri 2009. Marmol s'inscrit également dans la continuité de Léon en citant les sources arabes.

94 Sur les problèmes linguistiques et herméneutiques posés par l'interprétation des sources arabes « médiévales » : Mahfoudh 2003, 10–13. – Classification des sources : Siraj 1995, 36–62.

95 Edition utilisée : El-Bekrî 1992, 699–704 ; la traduction en français par de Slane (El-Bekrî 1913, 89–96) n'est pas fiable dans les détails, une traduction française alternative du chapitre sur Carthage fournie par : van Laer 1988, 1991. – Sur l'auteur : El-Bekrî 1992, 5–33 ; Siraj 1995, 241–247, 266–270 ; Caiozzo 2009, 131.

96 Sources d'el-Bekrî : Ferré 1986 ; El-Bekrî 1992, 16–23 ; Penelas 2009.

97 Lézine 1961a, 58 s. a tenté d'identifier le grand *odeum* de Carthage avec le *thiathr* d'el-Bekrî. Cette identification, cependant, se fonde sur l'hypothèse que le *thiathr* d'el-Bekrî figure dans d'autres textes un monument différent du *thiathr*, ce qui demeure une hypothèse invérifiable.

98 Traduction par de Slane : El-Bekrî 1913, 91, 94 avec note 1 – cf. El-Bekrî 1992, 702 avec note 2.

à l'époque d'el-Bekrî, a survécu à la superstructure romaine dans la colline de Byrsa⁹⁹. Cette identification est corroborée par l'information d'el-Bekrî qui localise le *thiathr* à l'ouest de la *mu'allaqa*; un emplacement qui coïncide avec la position topographique de l'amphithéâtre et la colline de Byrsa. Au surplus, le terme de *mu'allaqa* semble avoir perduré dans la toponymie. Il désignait aussi bien le village que l'ouest de la colline de Byrsa.

Les dix sites restants abritent au moins huit bâtiments considérables en taille et en importance. L'information, cependant, est disparate et les dénominations ne sont pas congruentes. Quatre de ces huit sites sont classés de façon empirique selon la fonction qu'ils remplissent dans la ville romaine: les murailles (uniquement mentionnées furtivement et signalées comme atteignant 6–7 km de longueur), le port et deux très grandes citernes d'eau. L'une d'elles – sans que soient livrés davantage de détails sur son emplacement – porte un nom populaire: «bassin des diables» (مواجل الشياطين, *mawâjl al-shayâtîn*).

L'autre citerne pourrait correspondre à la citerne que les archéologues connaissent sous le nom de *La Malga*; si l'on en croit le texte d'el-Bekrî, elle était alimentée par un aqueduc. En outre, el-Bekrî situe cette citerne «au centre de la ville», ce qui suppose en réalité, qu'à l'époque d'el-Bekrî (ou de sa source), une petite implantation existait autour de la colline de Byrsa (voir ci-dessous, al-Edrisî) près des citernes de *La Malga*¹⁰⁰.

Les quatre sites suivants sont en partie décrits en détail, mais sans référence à leurs fonctions dans l'Antiquité. Le premier monument porte le nom *qumesh* (قومش), que l'exégèse a interprété comme le dérivé d'un terme latin (de *domus*? de *cirque*?¹⁰¹). À proximité immédiate du *qumesh* se trouvait une «prison» – une structure contenant des corps humains –, ce qui pourrait présumer l'existence d'un ancien tombeau.

Les désignations attribuées aux deux autres sites font référence aux rapports de propriété ou de fondation et à des particularités structurelles. Près du port se trouvait un *borj*, la «tour» *Abi Sulaymân* (برج أبي سلمان). Selon plusieurs chercheurs ce nom conserve le nom du préfet Solomon, le fondateur d'un monastère byzantin¹⁰². Le monastère aurait été transformé plus tard en *qasr-ribât/borj*. Procope le place à proximité du port «Mandrakion», au bord de la mer et sur un promontoire, el-Bekrî parle d'une hauteur dominant le port¹⁰³.

Et dans un endroit qui n'est pas précisé était situé un bâtiment jumelé appelé «deux sœurs», *al-ukhtayn* (الأختين). Il était alimenté par l'eau qui se déverse ensuite dans la mer. Nous pensons qu'il s'agit bien des thermes d'Antonin qui se présentent selon un plan symétrique donnant l'apparence de deux parties – géminées – mais distinctes, et étaient effectivement alimentées par une canalisation venant de l'Aqueduc et jetaient leurs eaux dans la mer toute proche.

Enfin, deux autres sites sont évoqués pour les aspects spécifiques qu'ils présentent: un groupe de colonnes et une voûte en mosaïque.

À deux reprises, el-Bekrî interrompt son texte par des exclamations débordant d'émerveillement et s'écrie:

«Celui qui entrerait dans Carthage tous les jours de sa vie et s'occuperait seulement à y regarder, trouverait chaque jour une nouvelle merveille qu'il n'aurait pas remarquée auparavant.» – «Le marbre est si abondant à Carthage que, si tous les habitants de l'Ifrikiya se rassemblaient pour en tirer les blocs et les transporter ailleurs, ils ne pourraient pas accomplir leur tâche¹⁰⁴.»

Pour plus de commodité, on se reportera au tableau ci-dessous qui dresse un résumé analytique de la description d'el-Bekrî de Carthage.

Bien que le texte d'el-Bekrî consacré à Carthage se rapporte à un site historique, les monuments sont décidément perçus comme des phénomènes contemporains à l'auteur (ou aux auteurs de ses sources). Par conséquent, la plupart d'entre eux sont privés de leurs noms antiques fonctionnels, à moins que cette fonction ne soit évidente (enceinte de la ville, la conduite d'eau, citerne, port). Aucun bâtiment n'est explicitement caractérisé comme un (ancien) monument chrétien, par exemple, une église.

Quatre vestiges très importants sont désignés par le nom générique *qsr*, «château», «palais» (قصر). L'un d'eux est associé au *ribât*, «fortification» (رباط). Trois de ces quatre «châteaux» sont en outre désignés par des noms liés à leur apparence extérieure, par le nom de leur propriétaire ou de leur fondateur présumé.

Quatre bâtiments de hauteur élevée sont caractérisés par des remarques descriptives qui portent sur leur superstructure (*thiater*, *mu'allaqa*, *qumesh* et *ukhtayn*), mais seulement deux d'entre eux, *thiater* et *mu'allaqa*,

99 Récemment: Ladjimi Sebaï 2002; Ladjimi Sebaï 2005, 27–29. – Vitelli 1981, 41–43 favorise les thermes d'Antonin, tandis que Lézine 1968, 21 note 2 et Vérité 1985, 6 veulent reconnaître les thermes d'Antonin derrière le *qumesh* d'el-Bekrî.

100 Lézine 1961a, 55.

101 Ces termes sont plus proches les uns des autres dans l'écriture arabe que dans l'alphabet latin. – cf. el-Bekrî 1913, 94 note 1; van Laer 1988, 254 note 22; van Laer 1991, 370 note 17.

102 Proc. aed. 6, 5, 11; Proc. BV 2, 26, 17.

103 El-Bekrî 1992, 702. – Hurst 1999, 81–83. 96–97; Pringle 2001, 176. 697; Procopius 2011, 423 n. 66 (comm. D. Roques). – cf. Ennabli 1997, 40 s. (no. 31). 87; Duval 1997, 318. 327; Duval 2006, 161.

104 El-Bekrî 1992, 699. 702; El-Bekrî 1913, 90. 93 (trad. de Slane).

Séquence	Contexte	Désignation	Nom/Latin	Nom/Arabe	Location	Détails
Carthage offre des choses merveilleuses à voir jour après jour.						
1	intro	Muraille				longueur 14,000 coudées
2	histoire	Aqueduc				période de construction : 40 années
3	description	« maison des jeux »	<i>thiathr</i>	طياطر	à l'ouest de 4	voûtes, piliers/colonnes, étages, nombreuses portes et fenêtres, « images »
Le marbre est si abondant à Carthage qu'on n'en épuîsera pas les ressources, même si tous les habitants de l'Ifriqiya réunis l'emportaient avec eux.						
4	description	<i>Qasr</i>	<i>mu'llaqa</i>	معلقة	à l'est de 3	grand, haut, voûtes, arcs, au-dessus de la mer
5	description	<i>Qasr</i>	<i>qumesh</i>	قومش	près de 7	grand, haut, arcs, piliers/colonnes, marbre, un chapeau spécial
6	description	Citerne	<i>mawâjl al-shayâtin</i>	مواجل الشياطين		grand, 7 cavernes
7	description	Prison			près de 5	voûtes au-dessus de l'autre; cadavres
8	description	Port			dans la ville	ensablement
9	description	<i>qasr/ribât</i>	<i>borj Abi-Sulaymân</i>	برج أبي سلمان	près de 8	
10	description	Citerne			dans le centre-ville	1700 arcs, embouchure d'aqueduc
11	description	<i>qasr jumelle</i>	<i>Ukhtayn</i>	أختين		marbre, solide, parfait
12	description	colonnes debout				hauteur 40 coudées
13	description	coupole et mosaïques				50 × 50 coudées
14	description	villages et cultures				prosperité
15	histoire	tombeau avec inscription				

Tableau 1 El-Bekrî sur Carthage : Synopse

peuvent être identifiés avec certitude. Les descriptions se sont concentrées sur la construction et les matériaux. Ce sont toujours des éléments modulaires comme les arcs, les piliers/colonnes – *sâriya*, pl. *sawâri* (سارية, pl. سوارى) – ou les voûtes qui sont mentionnés. Le texte précise à plusieurs reprises et de manière insistante le matériau de fabrication : le marbre, *rukham* (رخام).

Le texte descriptif ne permet qu'exceptionnellement d'identifier les bâtiments, car il se concentre sur les caractéristiques de la construction romaine. L'architecture de l'ancienne Carthage est plutôt répertoriée sous l'aspect de sa forme et des techniques de construction utilisées qu'analysée dans sa diversité typologique et fonctionnelle.

D'autre part, l'intérêt accordé aux caractéristiques archétypales de la construction romaine révèle l'approche essentiellement empirique des écrivains arabes. Ils étaient principalement concernés par ce qu'ils pouvaient encore voir et utiliser. Les vestiges existants sont évalués à l'aune de caractéristiques valorisées par les pratiques et les techniques (contemporaines) de construction.

Le caractère empirique de la description est appuyé par les données numériques qui émaillent le texte d'el-Bekrî. Ces chiffres ne sont qu'approximatifs, mais pas imaginaires. Ils s'intègrent à la strate descriptive du texte, et non à sa strate poétique. El-Bekrî estime la longueur des remparts de la ville à 14.000 coudées, ce qui pourrait correspondre à une longueur d'environ 6–7 km¹⁰⁵. Bien qu'il ignore encore à quelle phase de la fortification l'information fait référence, le périmètre estimé reste raisonnable, si on le confronte aux connaissances archéologiques qu'on a des défenses de Théodose.

Un second chiffre est encore fourni pour documenter la taille des éléments architecturaux de Carthage, il concerne certaines colonnes (mentionnées séparément) encore debout, qui sont censées être de 40 coudées de haut, c'est-à-dire à peu près 20 m. El-Bekrî avait évoqué ce groupe de colonnes en raison de sa hauteur exceptionnelle. Sur le plan archéologique, les plus grandes colonnes de Carthage que l'on pourrait retrouver se trouvent dans le *frigidarium* des thermes d'Antonin.

Alors que Lézine avait extrapolé, à partir de quelques fragments restants et de considérations théoriques¹⁰⁶, une hauteur de 14,75 m, en 1985, l'anastylose réelle de l'une des colonnes du *frigidarium* a induit une estimation de 20,80 m¹⁰⁷.

Les chiffres figurant dans le texte d'el-Bekrî pourraient être inexacts, mais ils ne figurent en aucun cas des exagérations utopiques et irréalistes ; ils répondent à un souci évident de précision et à la volonté de documenter la réalité. L'empirisme fondamental du texte s'accommode, sans que cela ne l'atténue, de réflexions historiques (voir F. Mahfoudh, cet article), ainsi que de développements consacrés à l'abondance et à la finesse du marbre. Formulés sur un mode poétique, ces développements confèrent une forme narrative plus éloquente à l'étonnement et à l'admiration.

Même la coupole (Tableau el-Bekrî no. 13) correspond à cette interprétation. El-Bekrî donne une extension de 50 × 50 coudées (environ 25 × 25 m) pour sa superficie. Si nous admettons que l'auteur fait référence à la construction du manteau carré de la coupole, le chiffre semble très raisonnable : la plus grande rotonde tardo-antique ou byzantine connue à Carthage (la rotonde de Rue Ibn *Chabâat*) avait un diamètre interne de 16,20–17,65 m, un diamètre externe de 22,70 m¹⁰⁸.

Le livre d'el-Bekrî semble avoir été largement diffusé auprès d'autres écrivains arabes qui en ont fait usage. Mais chacun y a introduit sa propre modification.

Le texte du géographe al-Edrîsî, qui a composé sa *Nuzhat al-mushtâq* pour le roi normand Roger II de Sicile au milieu du XII^e siècle EC¹⁰⁹, est remarquable pour trois raisons :

- 1) parce que l'aspect du site s'est radicalement transformé,
- 2) pour la similitude structurelle de l'approche avec celle d'el-Bekrî et
- 3) pour avoir versé une contribution descriptive exceptionnelle à la connaissance de l'ancienne Carthage.

Au lieu d'introduire 15 lieux topographiques comme dans le texte d'el-Bekrî, al-Edrîsî a seulement mentionné quatre localités, voire des monuments particuliers. Les remarques consacrées à ces monuments alternent – à

105 Quelle est la coudée du texte d'el-Bekrî? Marçais 1926, 57 s.; Marçais 1954, 40 et Mahfoudh 2003, 53 note 4. 58 établissent la « coudée Kairouan » à 0,42 m. Lézine 1956, 21 avec des notes 48. 49 obtient par calcul 0,44 m pour le Ribat de Sousse. Lézine 1961b, 283 et Lézine 1966, 50 travaille avec une coudée de 0,54 m pour la Grande Mosquée fatimide à Mahdiya et le minaret de la Grande Mosquée de Kairouan. – Étant donné que cette analyse de texte n'est pas une étude métrologique, et pour ne pas donner l'impression d'une précision arbitraire, on admet l'approximation de 0,50 m pour la coudée et 0,25 m pour l'empan. Ces valeurs approximatives sont suffisantes pour caractériser les dimensions

auxquelles les chiffres du texte se rapportent : à un niveau de texte plus « réaliste » ou plus « fantastique ».

106 Lézine 1968, 19 s.

107 Vérité 1985, 7.

108 Rakob 1995, 455–458 avec des mesures pour les trois connues rotondes tardives de Carthage.

109 Editions utilisées : Al-Edrîsî 1972, 285–288 ; Al-Edrîsî 1983, 148–151. – Traductions en français : Al-Edrîsî 1983, 136–139 ; Al-Edrîsî 1999, 188–190. – Sur l'auteur et son œuvre : Al-Edrîsî 1983, 11–56 ; Al-Edrîsî 1999, 13–53 ; Caiozzo 2009, 131.

rythme régulier – avec des passages centrés sur l'exploitation économique contemporaine de la région (agriculture très riche) et sur son statut historique. Carthage avait jadis été une ville très célèbre, ainsi que l'attestent les ruines romaines. Et le marbre – *rukham* (رخام) – était abondant même si la spoliation perdura après la chute de la ville romaine. Pas un seul navire ne quitta Carthage sans une cargaison de marbre, et le matériel était exporté vers de nombreuses destinations lointaines. Par rapport à la période à laquelle el-Bekrî et ses sources se réfèrent, Carthage a rétréci – comme lieu de visite et comme lieu de vie. Alors que le texte d'el-Bekrî, avec sa pléthore de toponymes «modernisés» et plusieurs *qusûr* (pl. de *qasr*), donne l'impression que la cité affiche un taux d'habitants encore relativement élevé, al-Edrîsî qualifie Carthage de «lieu en ruines» – *kharâb* (خراب), qui n'est plus occupé. Une seule zone est désignée par un nom de village: un endroit appelé *mu'allaqa* (معلقة), confirmant ainsi un toponyme déjà mentionné par el-Bekrî. La *mu'allaqa* ici est décrite comme un endroit situé à haute altitude, enserré d'un rempart de terre et occupé par les «Arabes» de Banu Ziyad.

De ces trois monuments mentionnés par al-Edrîsî, deux sont des bâtiments hydrauliques: derrière la description des «24 voûtes» utilisées pour emmagasiner l'eau, on peut facilement reconnaître les citernes de *La Malga*, qui existent encore, ainsi que les arches d'un aqueduc acheminant l'eau à la citerne et dont les restes archéologiques sont encore reconnaissables.

Mais l'apport le plus évident d'al-Edrîsî concerne surtout la description du *thiathr* (طياطر), qui à nouveau se réfère et confirme un toponyme rapporté par el-Bekrî. La majorité des savants s'accorde à identifier ce bâtiment avec l'amphithéâtre romain¹¹⁰. Al-Edrîsî évoque un bâtiment circulaire, des arcades extérieures et des images figuratives qui s'y rattachent. Le théâtre de Carthage était adossé à une pente et n'avait pas une forme circulaire. En outre, il n'avait pas d'arcades extérieures. Et – comme le soutient Bomgardner – le cirque (l'autre bâtiment caractérisé par des arcades extérieures) n'aurait pas été de forme circulaire, mais plutôt de forme allongée et rectiligne¹¹¹.

La description comporte vraisemblablement une information erronée, notamment lorsque l'auteur évoque la façade du bâtiment composée de six étages d'arcades superposées puisque même le Colisée romain ne présentait que quatre étages. Pour justifier cet écart, Bomgardner avance l'hypothèse selon laquelle le nombre d'étages

mentionnés relève d'une spéculation érudite plus que d'une observation réelle, étant donné que la façade n'était vraisemblablement plus intacte à l'époque d'al-Edrîsî¹¹².

D'autre part, il subsiste si peu de choses de l'amphithéâtre de Carthage que le géographe arabe demeure une source de première main sur des détails qui ne peuvent plus être retrouvés par l'archéologie. Le nombre d'arcades indiqué, «environ 50», semble très fiable, si l'on se souvient que le grand Colisée romain était entouré de 80 arcades¹¹³. Les reliefs sculptés qui couronnent les arcades du rez de chaussée doivent être mentionnés en vertu de leur caractère remarquable et de leur rareté. Al-Edrîsî est très explicite et consacre des développements relativement détaillés à cet aspect déjà évoqué par el-Bekrî. On ne trouve plus aucune trace de ces décorations sur le site, mais l'existence de semblables parements est attestée dans l'amphithéâtre de Thysdrus (El-Djem)¹¹⁴.

La description de l'amphithéâtre romain de Carthage est extraordinaire par sa longueur et sa richesse en détails. L'introduction de données chiffrées étaye le caractère explicitement empirique de l'approche. On a déjà évoqué la mention d'«environ 50» arcades. On a mis en doute l'exactitude des mesures relatives aux piliers supportant les arcades d'amphithéâtre. D'après d'al-Edrîsî ces piliers auraient été extraordinairement minces¹¹⁵. Même au cas où les dimensions rapportées par al-Edrîsî seraient erronées, les chiffres avancés ne sont pas aberrants, mais correspondent aux ordres de grandeur de l'architecture romaine que l'on connaît. Ce n'est point une description fictive et irréaliste.

Le passage final consacré aux exportations de marbre, qui met en exergue la taille gigantesque de certains blocs de pierre, semble à première vue exagéré et tout porte à croire que cette emphase traduit, par un geste rhétorique, la majesté du site. Mais même ici, les dimensions avancées se meuvent dans les limites du concevable, notamment lorsque l'auteur évalue les dimensions des blocs de pierre entre 1,75 à 10 m (7 à 40 empan) et la hauteur des colonnes à 10 m (40 empan).

L'analyse des données que l'on trouve chez el-Bekrî et al-Edrîsî sur Carthage révèle que l'intérêt des auteurs islamiques est aiguillé par la logique empirique de leur démarche et porte sur des vestiges toujours visibles sur le site. Le fait que les descriptions soient en partie des compilations n'invalide pas ce constat (comme dans le cas d'el-Bekrî). Un rapport intertextuel complexe qui

110 Golvin 1988, 199; Bomgardner 1989, 94 s.; Bomgardner 2000, 133.

111 Bomgardner 1989, 94.

112 Bomgardner 2000, 133.

113 Coarelli 2008, 206.

114 Golvin 1988, 199; Bomgardner 1989, 95 avec note 42. 112.

115 Bomgardner 2000, 133 avec note 64.

s'est noué entre les récits successifs a conforté l'esprit empiriste dominant. En même temps, l'intertextualité forte ne permet pas d'identifier les différents édifices romains à partir des désignations arabes véhiculées invariablement de texte en texte¹¹⁶.

L'approche quasi «archéologique» cohabite avec la réflexion historique et avec les passages hyperboliques dédiés aux caractéristiques exceptionnelles du site – en particulier les informations relatives à la qualité remarquable des matériaux et aux détails de construction du bâtiment; les caractéristiques matérielles du terrain orientent largement l'écriture des textes. Partant, l'intérêt des auteurs islamiques s'amenuise avec l'exploitation successive et la disparition progressive des ruines de Carthage.

De manière impressionnante, ils reflètent donc la disparition de Carthage en tant que ruine urbaine. D'autre part, il est évident que la conquête arabe de Carthage en 698 EC n'a pas abouti à une «destruction» de la ville romano-byzantine, si l'on entend par là son anéantissement physique. Une partie importante du tissu urbain a continué d'exister et a été affectée par une décomposition lente et un démantèlement systématique. Malheureusement, les preuves archéologiques qui attesteraient une exploitation hautement industrialisée et intensive sont restées largement inaperçues¹¹⁷, mais les textes islamiques sur la topographie et la toponymie de Carthage nous permettent de suivre son évolution¹¹⁸.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, au X^e siècle EC, le calife avait réfléchi à ré-installer sa capitale à Carthage. En même temps, des zones de la ville avaient dû être abandonnées et laissées dans un état de ruine, car Carthage était également devenue attrayante pour ceux qui voulaient se retirer dans la solitude, en quête d'une retraite et d'une expérience spirituelle et méditative¹¹⁹. Le célèbre érudit Mehrez Ibn Khalaf (Sidi Mehrez) (XI^e siècle EC) a composé des poèmes mélancoliques sur cet aspect de la Carthage post-urbaine¹²⁰. Le petit habitat est confirmé par la découverte archéologique d'une petite série de pierres tombales, indiquant même une sorte de résidence d'élite dans la région de *La Malga*¹²¹. Le caractère civil de la colonie est bien attesté par les références à l'agriculture et à l'horticulture intensives mentionnées dans les textes. Mais la situation topo-

graphique et l'abondance des matériaux de construction et/ou des constructions défendables ont également permis la création de fiefs militaires, ce qui est explicitement mentionné par al-Edrisi.

Un habitat villageois dont l'activité est fondée sur l'économie agricole (et sur l'exploitation de la pierre?) semble être un phénomène qui se perpétue entre la fin de la métropole byzantine et la réémergence d'une «troisième Carthage» à la fin du XIX^e siècle EC. Le XVI^e siècle EC apparaît cependant comme un tournant, alors que les ruines antiques visibles en surface ont déjà largement disparu. Une enquête rapide réalisée à partir d'autres textes illustre les principales étapes de l'évolution.

Contemporain d'al-Edrisi, l'anonyme *Kitâb al-istib-sâr* (XII^e siècle EC)¹²² offre une fois de plus une description détaillée. Onze sites sont mentionnés, moins que dans le livre d'el-Bekrî, mais plus que dans l'ouvrage d'al-Edrisî. Son texte s'appuie d'une part sur les écrits précédents (el-Bekrî est explicitement mentionné), et d'autre part sur une visite de terrain qui donne lieu à la description d'une citerne. Les textes compilés ont été réarrangés et complétés par les remarques d'un témoin oculaire qui a visité personnellement le site. Mais la composition globale fait écho à l'agencement du texte d'el-Bekrî. De même, le texte est encadré par une introduction et une conclusion centrées sur des récits historiques. Une exclamation rhétorique au sujet des innombrables merveilles de Carthage est inspirée du texte d'el-Bekrî. L'apport descriptif présente une variation quant aux localités déjà connues. Toutefois, le *Kitâb al-istib-sâr* décrit le site suivant une séquence qui lui est propre, en se concentrant sur les monuments en marbre ou les structures qui ont à voir avec la gestion de l'eau. Dans ce récit, il serait absolument vain de chercher un ordre spatial cohérent qui par exemple épouserait l'itinéraire d'une promenade à travers le site. La logique d'ordonnement est davantage d'ordre sémantique que topographique. En outre, les descriptions semblent plus aborder les bâtiments comme des objets devenus littéraires (voire comme des emblèmes littéraires) que comme des objets archéologiques. Cela devient évident dans le cas du *thiathr*, ici: *thiathir* (طياطير). Alors qu'al-Edrisî caractérise très méticuleusement *kadhân* (الكندان), un calcaire («Kedel») comme matériau de la

116 Lézine 1961a, 58 s. soutient que le *thiaetr* indiqué dans le texte d'el-Bekrî n'est pas nécessairement le même monument que le *thiater* d'al-Edrisî. – Vitelli 1981, 42 soutient que la *m'alqa* d'el-Bekrî est un bâtiment différent de celui d'al-Edrisî.

117 Lézine 1968, 72 s. sur l'extraction de marbre post-romaine dans les thermes d'Antonin. – Plus généralement sur la Carthage islamique: Vitelli 1981.

118 Ghrib 1971.

119 Mahjoub 2000, 214. 216.

120 Poèmes sur Carthage: Mehrez Ibn Khalaf 1959, 91. 101. 116. 122. 168 s. (texte arabe); 273. 281. 293–294. 297–298. 334–335. (traduction française); Mehrez Ibn Khalaf 1996; publication non-académique; Maherzi 2006, 32 s. (discussion); 41–47 (texte arabe); 86–90 (traduction française).

121 El Aoudi-Adouni 2000.

122 Edition utilisée: *Anonyme d'Al-istib-sâr* 1997, 121–125; traduction française: Fagnan 1899, 20–26.

construction externe¹²³, l'*Istibsâr* mentionne indistinctement le « marbre » – *rukham* (رخام) comme matériau emblématique de l'architecture romaine.

Les propos de l'*Istibsâr* sur les perspectives contemporaines du site ont eux-aussi une portée instructive: désormais, tout le terrain est recouvert de « ruines » – *âthâr* (آثار). Seul le *qasr* appelé *mu'allaqa* reste un endroit habité. L'information la plus intéressante du texte concerne le *qasr* appelé *qumes* (قومس) – déjà évoqué par el-Bekrî – qui est déclaré en ruines depuis peu de temps. Au début du XIII^e siècle EC, la rubrique « Carthage » qui figure dans le « Livre des Pays » – *Mu'jam al-budan* – écrit par le Syrien Yaqut al-Hamawî¹²⁴ est composée à partir d'une compilation de textes tirés des écrits antérieurs; le texte révèle une fascination pour les matériaux des bâtiments solides et colorés. Carthage est cristallisée dans une légende en marbre. Même les murs de la ville auraient été construits à partir de ce matériau. L'informateur n'a pas manqué de mentionner l'exploitation continue de la ruine, le marbre ayant permis aux Musulmans d'ériger plusieurs autres villes. En exclusivité, Yaqut al-Hamawî évoque deux grandes « colonnes rouges » – *'amûdâni ahmarâni* (عمودان أحمران) comme pôle d'attraction de la cité. Les colonnes sont situées dans une salle royale non spécifiée. Selon le lexicographe, leur hauteur atteignait 40 travées (environ 10 m selon la conversion), un chiffre familier et déjà évoqué. La circonférence de 36 travées (9 m) se traduit par un diamètre de 2,86 m. Ce chiffre est excessif à la fois en terme absolu et par rapport à la hauteur de la colonne. Il révèle que l'écrivain ne connaissait pas les proportions conventionnelles de l'architecture romaine. Néanmoins, le deuxième chiffre pourrait ne pas être purement fantasque, il est juste modestement surdimensionné. La nouveauté de cette description tient à la mention de la couleur des deux colonnes, la couleur rouge. Or, les énormes colonnes des thermes d'Antonin, sur lesquelles on dispose de connaissances archéologiques, sont en granit gris égyptien; deux colonnes rouges sont attestées par la description de la Grande Mosquée de Kairouan par el-Bekrî¹²⁵. Une mention spécifique est en outre décernée à l'aqueduc.

Al-Abdari, à la fin du XIII^e siècle EC¹²⁶, décrit quant à lui un site de plus en plus délaissé. Selon lui, sur l'emplacement appelé *Qartajanna-Mu'allaqa* s'élevait jadis la ville

la plus merveilleuse, mais à son époque elle était déjà en ruines et inhabitée. Il jouissait encore de la gloire d'être un lieu d'exploitation du marbre; parfois les habitants de Tunis s'y rendaient par curiosité. Le seul monument mentionné est l'aqueduc.

Au début du XIV^e siècle EC 'Ibn Idhârî¹²⁷ confirme une fois de plus que la *mu'allaqa* est un toponyme post-romain. 'Ibn Idhârî confirme l'existence de vestiges antiques, y compris des colonnes que l'on pouvait encore observer sur le site.

Le témoignage suivant renvoie à l'épisode éphémère de la croisade de Tunis dirigée par le roi Louis IX en 1270 EC. Le célèbre historien Ibn Khaldûn (1332–1406 EC)¹²⁸ rapporte les combats et leurs conséquences pour le site. L'armée de l'expédition française a pris position à Carthage, où subsistaient les vieux remparts, susceptibles d'être rénovés. Après la mort de Louis et le retrait des soldats, le sultan a ordonné la démolition et la destruction de toutes les structures restantes de sorte que par la suite le site ne ressemblait même plus à une ruine.

La boucle est bouclée. Au XVI^e siècle EC, après la campagne de Tunis dirigée par Charles-Quint, la forteresse espagnole de La Goulette a été érigée avec des pierres de Carthage. Ainsi, même après que Carthage a cessé d'exister sous la forme de ruines urbaines reconnaissables, l'extraction des matériaux de construction enfouis a perduré jusqu'au début du XX^e siècle¹²⁹.

Les sources arabes sont devenues presque muettes lorsque Carthage a cessé d'être impressionnante et ne pouvait plus servir ni d'objet d'étude, ni de champ d'exercice militaire. Contrairement à leurs homologues occidentaux à l'époque de l'humanisme, les écrivains arabes n'ont plus consacré de descriptions emphatiques à un site « vide », sur lequel furent projetées des informations tirées de sources écrites.

Les textes arabes diffèrent également sensiblement des sources de l'Antiquité tardive. Il est instructif d'y inclure les réflexions textuelles tardo-antiques, qui ne sont pas rétrospectives, mais contemporaines de la culture matérielle de la fin de l'ère romaine et byzantine. Cet examen aidera à mieux caractériser l'approche particulière des auteurs arabes. L'objet des sources topographiques et toponymiques de l'Antiquité tardive sur Carthage¹³⁰ était très proche de celui des textes arabes. Les textes tardo-antiques se référaient exactement à cette ville qui fut

123 Al-Edrisî 1972, 287. – Golvin 1988, 199; Bomgardner 1989, 96; Bomgardner 2000, 133.

124 Edition utilisée: Yaqut al-Hamawî, *Mu'jam al-budan* 1957, 323. – Traduction française du chapitre sur Carthage: van Laer 1988, 246–248; van Laer 1991, 363–365.

125 El-Bekrî 1992, 674; Mahfoudh 2003, 150 s.

126 Traduction française du chapitre sur Carthage: Cherbonneau 1854, 165–168. – Sur la position de l'auteur dans la tradition

littéraire et contemporaine du XIII^e siècle EC: Hoenerbach 1940, en particulier 52. 68 et passim.

127 Traduction française du paragraphe sur Carthage: Ibn Idhârî 1901, 24; van Laer 1991, 377 s.

128 Traduction française des paragraphes sur Carthage: Ibn Khaldûn 1854, 364–369.

129 Altekamp – Khechen 2013.

130 Aperçu: Audollent 1901, 779–792; Ennabli 1997, 15–44.

ensuite perçue et commentée par des auteurs arabes, attentifs à sa décomposition progressive.

Fondamentalement, les textes latins ou grecs apparaissent comme le négatif des textes arabes : les premiers donnent beaucoup de noms, mais pas de descriptions. Les seconds contiennent quelques descriptions impressionnantes, mais ne transmettent pas (à une exception près) le nom antique des bâtiments.

Les textes tardo-antiques constituent des références émiqes ; ils ont mentionné des fonctions comme les basiliques, les *fora*, les maisons, l'amphithéâtre ou le cirque, souvent cités avec des noms propres de lieux. Ils introduisent des attributs nominaux liés à la pratique sociale. La majeure partie des sources se préoccupe des représentations édilitaires, des rassemblements épiscopaux ou de la persécution des chrétiens. À titre de corpus textuel sur la topographie de Carthage, ils produisent principalement des listes de noms. Peu de monuments ont été associés à des lieux archéologiques connus et les divergences sur les localisations sont monnaie courante dans la recherche depuis le XIX^e siècle EC¹³¹. Évidemment, la description de l'environnement physique ne constitue pas un genre obligé de la production textuelle. Elle pourrait s'imposer comme forme littéraire (comme c'est le cas quelquefois dans l'Antiquité) ou comme outil utilisé par l'administration et la bureaucratie, mais les sources antiques tardives sur Carthage – à l'exception de quelques *ekphraseis* épigrammatiques – n'ont pas inclu ce genre.

Par ailleurs, ce sont d'avantage les observateurs extérieurs qui ont recours à l'usage de la description. En effet, elle leur permet de trier, d'évaluer et de concevoir des phénomènes inconnus ou immédiatement incompréhensibles.

Habituellement, les textes de l'Antiquité tardive avaient une portée sociale. L'environnement physique était alors perçu comme le cadre de l'action sociale. Mais même dans ces rares cas, quand les textes avaient été explicitement consacrés à la ville et à ses monuments, l'image restait floue, car l'apparence des bâtiments ou leur localisation n'étaient pas d'un intérêt central. C'est en effet la pratique sociale qui était valorisée ; les textes mettaient alors en évidence les rapports d'interaction entre les hommes et les monuments, par exemple la construction, la destruction ou la restauration : c'est le cas dans certains éloges du V^e siècle EC, écrits en l'honneur des rois vandales qui ont été conservés dans l'*Antho-*

*logia Latina*¹³². Ils répondent également à l'accusation de l'évêque Victor de Vita (V^e siècle EC) qui dénonce dans son « *Historia persecutionis Africanae provinciae temporum Geiserici et Hunerici regum Wandalorum* » les destructions que les rois vandales infligèrent à Carthage¹³³. L'historien Procope de Césarée (c. 500 – c. 560 EC) fait au contraire, dans ses « Bâtiments » – *Peri ktismaton* (Περὶ κτισμάτων) –, l'éloge des efforts de construction réalisés pour le compte de l'empereur Justinien¹³⁴.

Les textes enrichissent notre connaissance, car ils mettent en rapport les noms de monuments avec les principaux repères chronologiques. La phrase de Victor de Vita, par exemple, qui accuse l'armée vandale d'avoir détruit l'odéon et le théâtre de Carthage (« *Carthagine odium, theatrum [...] funditus deleverunt* »)¹³⁵, est généralement reconnue comme un *terminus* caractéristique de l'histoire de la ville tardo-antique. Mais les conditions topographiques restent habituellement opaques.

Il s'agit d'un cas isolé, où les sources de l'Antiquité tardive et les sources arabes se rencontrent : quand les poèmes de l'*Anthologia Latina* célèbrent les résidences ou les donations du roi pour souligner la splendeur de son règne, ils se concentrent sur le luxe et l'effet scintillant des matériaux précieux et parfaitement travaillés – comme le marbre. Dans les textes latins, les qualités des matériaux et de la fabrication symbolisent la grandeur d'un souverain ; dans les textes arabes, ils manifestent la magnificence des bâtiments grandioses et exotiques. Dans les deux cas, des détails descriptifs sont transformés en représentations topiques servant à produire de l'imaginaire, c'est-à-dire plutôt des phénomènes symboliques que matériels. De manière significative, les nombreux travaux consacrés récemment à ces poèmes révèlent leur rhétorique sophistiquée et leur nature littéraire, mais quand il s'agit d'aborder la question de la localisation ou celle de l'apparence visuelle des bâtiments évoqués, ils finissent par se résigner.

Ironie du sort, les textes tardo-antiques et arabes ont également eu des conséquences néfastes pour l'analyse archéologique. L'archéologie des pionniers a privilégié des sources alternatives, de préférence les sources les plus anciennes relatives aux guerres puniques, contenant des descriptions de la ville punique. Cependant, ceux-ci se sont référés à des réalités matérielles qui avaient été complètement bouleversées par la ville romaine, vandale et byzantine.

131 Christern 1978 ; Duval 1997 ; Ennabli 1997 ; Duval 2006, 160–164. – Sur la représentation occasionnelle de l'espace public et des murs de la ville dans les textes : Kleinwächter 2001, 43–61 ; Pringle 2001, 171 s.

132 Edition : *Anthologia Latina* 1982. – Discussion avec traduc-

tions : Chalon et al. 1985 ; Busch 1999, 240–265 ; Miles 2005 ; Bockmann 2013, 52–58.

133 Victor de Vita 2002, 2010.

134 Procopius 1964, 1977.

135 Victor de Vita 1, 9.

4. Visions de l'histoire de Carthage. L'histoire appropriée ou les mythes arabisés

Faouzi Mahfoudh

Mais c'est surtout l'histoire ancienne de Carthage qui semble poser un réel problème aux auteurs arabes qui mêlaient dans leurs récits le fictif et le réel. Jean-Léon l'Africain au XVI^e siècle EC avait bien senti cette difficulté lorsqu'il a noté :

« *Que la vérité est obscurcie par tant d'opinions et de contrariété si bien que la chose demeure incertaine* » ;

se fondant sur Ibn Rachîq (X^e siècle EC) il ajoute que :

« *les Musulmans ne connaissaient l'histoire de Carthage, qu'à partir de la chute de Rome, c'est pour cette raison qu'ils la rattachent aux gens de Bilâd al-Shâm, aux Arméniens et aux habitants de Barqa* »¹³⁶.

Ibn Abî Dinâr au XVII^e siècle EC a dû consulter un chrétien pour pouvoir recueillir des informations sur l'histoire ancienne de Tunis-Carthage ; ainsi il notait :

« *Tunis est certainement ancienne, elle est contemporaine de Carthage, son nom est Tarshish; ainsi fut elle désignée dans le passé. Et j'ai demandé à un chrétien qui avait une connaissance de l'histoire qui m'a répondu qu'elle s'appelait Ténès dans leurs livres (...) Il m'a montré un livre d'histoire où sont dessinées : les deux villes Tunis et Carthage, ainsi que l'aqueduc et la Medjerda. Tunis était plus petite de dimension que Carthage. Je lui ai posé la question sur son âge, il répondit qu'elle a plus de deux mille ans. Les Chrétiens accordent beaucoup d'intérêt à cette science (Histoire), ils détenaient le pays, et le propriétaire de la maison connaît mieux que quiconque sa demeure. Dieu seul connaît l'invisible* »¹³⁷.

Ce qui semble certain c'est que la chaîne de transmission du savoir historique a enregistré au Moyen-Âge une certaine rupture, ainsi l'on perçoit qu'il y avait des difficultés réelles avec le passé surtout lorsqu'il est antéislamique et à plus forte raison lorsqu'il intéresse une contrée marginale. Les auteurs arabes ignorent tout ou presque du passé de Carthage, aucun ne semble connaître le mythe de la fondation d'Alissa. Ainsi se développe une nouvelle littérature historique qui a pour objet de répondre aux questions intrigantes et de satisfaire la curiosité des lecteurs.

Les récits qui nous sont parvenus peuvent être classés en trois catégories : les premiers sont réels et dans la continuité de l'historiographie antique ; les seconds sont

mythologiques, les troisièmes allient l'imaginaire et le factuel.

Les récits factuels sont beaucoup moins développés que les légendaires. Parmi les textes qui semblent s'inspirer directement de l'Antiquité nous évoquons ici le passage d'el-Bekrî qui écrit que :

« *la ville de Carthage fut fondée par le roi Didon, contemporain de David et que, entre l'époque de sa fondation et celle de la ville de Rome (Roumiya), il y avait un intervalle de 72 ans* »¹³⁸.

Cette version qui tout en étant juste dans ses grandes lignes, montre des soucis majeurs quant à la connaissance des personnages et de la chronologie. Avec beaucoup de véracité et totalement amarré à la tradition historique occidentale, le même auteur raconte la chute de Carthage dans un récit qui semble s'inspirer des historiens de l'Antiquité :

« *Inbil (Hannibal) – dit Bekrî – roi de l'Ifriqiya avait le siège de son empire à Carthage, passa en Italia, pays dans lequel se trouve Roumiya et livra plusieurs combats aux généraux de cette ville. À cette époque, les habitants de Rome n'avaient pas de roi, l'administration de l'État était confiée à 70 de leurs grands personnages qui choisissaient parmi eux 12 caïds pris dans leurs corps. Inbil les défît en tant de batailles (...) et tint en Italia pendant 16 ans dirigeant des attaques contre Rome et tenant cette ville étroitement bloquée. Alors un de leur caïd Chibioun passa secrètement en Sicile avec une flotte et quand il eut rassemblé tous ceux qui répondirent à son appel, il se dirigea vers le territoire de l'Ifriqiya, laissant Inbil encore occupé du siège de Rome. Ayant défît les Africains, il répandit sur tout leur pays le massacre, la captivité et l'incendie. Les habitants de cette ville envoyèrent alors un message à leur émir Inbil pour lui apprendre ce qui leur était survenu de la part du peuple romain. S'étant alors embarqué, il prit la mer avec ses navires et hâta son retour. Chibioun marcha à sa rencontre et le défît à plusieurs endroits. Alors les Romains subjuguèrent les habitants de l'Ifriqiya et détruisirent la ville de Carthage* »¹³⁹.

Sans doute le fait qu'el-Bekrî ait été en Andalousie et peut-être en contact direct avec la tradition littéraire occidentale, lui avait facilité la tâche de compiler, d'une façon ou d'une autre, des œuvres historiques anciennes. Ce constat nous est confirmé par le récit d'un autre écrivain andalou du XIII^e siècle EC, un anonyme auteur d'une description de l'Espagne musulmane, qui donne, lui aussi, une histoire plus ou moins harmonieuse de la deuxième guerre punique où il met l'accent sur les

136 Léon l'Africain 1830, II 30.

137 Ibn Abî Dinâr 1967, 13.

138 El-Bekrî 1913, 89. – Dans ce passage, la reine Didon est qualifiée de roi et présentée comme une contemporaine du roi David (1000 AEC). Carthage serait aussi fondée 72 ans avant Rome, ce

qui nous place vers l'an 825 et non vers 814, en admettant la date de 753 pour la fondation de Rome.

139 El-Bekrî 1913, 91-93. – Un résumé du récit historique d'el-Bekrî est fourni par Anonyme d'al-Istîbâr 1958, 121 s.

prouesses d'Hannibal (Intil pour Inbil) et la réaction de Chibioun (Scipion l'Africain)¹⁴⁰. L'historien égyptien Maqrîzî nous fournit quelques détails complémentaires sur la destruction de Carthage qui selon ses dires, et reprenant intégralement la traduction arabe d'Orosius notait qu'elle :

« a été livrée aux feux et incendiée durant 17 jours jusqu'à ce que le marbre de ses murailles devienne cendre »¹⁴¹.

Dans leurs descriptions, les auteurs arabes ont été manifestement émerveillés par les monuments de la ville, émerveillement qui a été jusqu'à imaginer des splendeurs chimériques. Le meilleur exemple de cette fabulation est à notre avis le passage consigné par le pseudo-Waqidi, qui décrivant le palais de la ville de la Mu'allaqa (la ville perchée) où résidait le roi Grégoire notait :

« qu'il y avait vingt portes successives en enfilades de couleurs différentes, en or et en argent. Le trône royal avait une longueur de vingt coudées, incrusté d'ivoire et d'émeraudes; il était soutenu par cent piédroits en marbre multicolore »¹⁴².

Le qualificatif « Carthage la Grande ou la Splendide » se rencontre chez plus d'un auteur, des plus anciens (Ibn 'Abd al Hakam) au plus récents tel qu'Ibn 'Idhârî, qui dans un passage, court mais fort éloquent, décrit la ville en ces termes :

« Une ville grandiose, la mer vient se jeter au pied de ses remparts, elle est située à 12 milles de Tunis (...) on y trouve des ruines énormes et des édifices majestueux ainsi que des colonnes grosses et bien fixées qui témoignent de la supériorité des nations qui l'ont occupée à travers les âges. Les habitants de Tunis continuent à y découvrir des ruines merveilleuses et bien solides que le temps n'arrive pas à démolir »¹⁴³.

Mais les meilleures descriptions des monuments de Carthage sont celles qui nous sont léguées par les géographes du XI^e et XII^e siècles EC, et notamment el-Bekrî, Edrîsî et l'auteur anonyme d'*Al-istîbsâr*.

Toutefois, la question fondamentale qui occupa nos auteurs était de savoir quels étaient les créateurs de cette ville hors du commun et comment avait-elle été détruite ?

On ne pouvait y répondre sans recourir à la mythologie.

L'un des premiers à tenter d'aborder cette question épineuse fut al-Raqîq (début XI^e siècle EC) qui dans un récit, repris presque intégralement par el-Bekrî et l'anonyme d'*Al-istîbsâr*, livre son opinion sur l'origine énigmatique de Carthage dans une version qui se fonde sur le célèbre chroniqueur ifriqiyen Ibn al-Jazzâr (mort vers 1009/400). Les faits datent de l'époque du gouverneur Mûsa ibn Nusayr (700/80) qui aurait appris d'un vieux sage andalou¹⁴⁴ que :

« La ville de Carthage a été fondée par les descendants du peuple de 'Âd. Détruite, elle fut abandonnée pendant mille ans et reconstruite par le roi Ardmîn fils du roi Laoudîn¹⁴⁵ fils du roi Nemroud le Puissant, c'est lui qui édifia le grand aqueduc¹⁴⁶. Lors de la fouille d'un pilier de cet aqueduc on y a découvert, dit le vieux, une inscription attestant que la ville sera détruite le jour où le sel apparaîtra sur ses pierres »¹⁴⁷.

Plusieurs autres auteurs évoquant le célèbre Abd al-Rahman Ibn Ziyad Ibn An'am, rapportent que celui-ci :

« lorsqu'il était jeune, et en visitant Carthage avec son oncle, a vu une épitaphe écrite en Himiyarî sur laquelle on lisait : ' je suis Abdullâh (ibn al Arâchi) messenger du (Prophète) Sâleh, Allâh m'a envoyé pour convertir ce village qui m'a tué à tort ' »¹⁴⁸.

Le thème de l'épitaphe découverte près d'une tombe est assez fréquent dans la littérature arabe médiévale, ainsi Maqrîzî reprend les dires d'un certain Muhammad al-Furiânî qui en visitant Carthage, et lors de la fouille d'une tombe, a découvert auprès d'une gigantesque dépouille une tablette sabéenne écrite en sudarabique (*khatt musnad*) qui est l'écriture même des 'Âd et qui comporte la phrase suivante :

« Je suis Kouch fils de Canaan (...) »¹⁴⁹.

A ces deux assertions relatives à des inscriptions exhumées sur le site de Carthage, s'ajoute une troisième livrée par le Yéménite al-Hamadhani, dans son *Eklîl*, 946/334 proposant une autre version assez divergente :

« 'Abd al-Rahmân al-Ifriqî avait exhumé avec son oncle dans un champ dénommé al-Fuwa, une tombe vou-

140 Anonyme, *Dhikr bilâd al-andalus* 1983, 89–91.

141 Maqrîzî 1987, I 154. – Cf. Anonyme, *Kitâb Hurusiyyus* 1982, 314 s. ; Orosius 4, 23, 5 : « ipsa autem ciuitas decem et septem continuis diebus arsit miserumque spectaculum de uarietate conditionis humanae uictoribus suis praebuit. diruta est autem Carthago omni murali lapide in puluerem conminuto septingentesimo post anno quam condita erat ».

142 Al-Wâqidî 1966, I 6.

143 Ibn Idhârî 1983, I 34 s.

144 L'homme dit avoir vécu 300 ans à Carthage et 200 ans en Andalousie.

145 Nous n'avons trouvé aucun indice permettant de l'identifier.

Al-Raqîq donne un nom arabisé Zubayr ibn Laoued alors que l'anonyme de *l'Istîbsâr* donne le nom de Armîn ibn Azd ibn Nemroud.

146 Al-Raqîq ajoute une information importante en précisant que « le père du roi de Carthage Zubayr ibn Laoued fils de Thamud était le roi du Sham, et que son oncle était Roi du Sind et de l'Inde, ce sont eux qui lui ont prodigué conseils et ingénierie pour la construction de l'Aqueduc ».

147 El-Bekrî 1913, 90 s.

148 Voir sur ce récit Abû-l-'Arab 1968, 7 ; El-Bekrî, 1913, 90 s. ; Anonyme d'*al-Istîbsâr* (Bagdad s.d.) 121–125.

149 Maqrîzî 1987, 300.

tée creusée dans le roc, où ils ont découvert un corps allongé auprès duquel il y avait une inscription sur laquelle se lisait : « Je suis Hassân fils de Nissan al Awzâ'î le messager du Prophète Shu'ayb, Dieu lui accorde sa miséricorde, Il m'a envoyé pour ce peuple, mais il m'a démenti et tué (...) »¹⁵⁰.

L'évocation de 'Abd al-Rahmân al-Ifriqî, dit aussi Ibn Ziyâd, et les ressemblances dans le contenu avec le récit livré par Abû al-Arab et Bekrî nous incitent à croire que l'endroit concerné dans cette troisième épitaphe est bien Carthage. Mâlikî à la suite d'Abû al-'Arab ainsi qu'Ibn Abî Dinâr ont retenu eux aussi le nom de Shu'ayb au lieu de Sâleh¹⁵¹.

Une troisième légende nous est donnée par Bekrî et Istîbsâr à l'occasion de la description de Radès, une histoire fortement inspirée des versets coraniques (sourate XVIII, 73), qui met en exergue El-Khidr et el-Jalanda :

« Ce fut sur le lac de Radès que le saint patriarche El-Khidr déchira le navire. Celui qui enleva de force tous les navires fut El-Jalanda, roi de Carthage; El-Khidr brisa le navire sur le lac de Radès et tua le jeune homme à Tonboda, appelé de nos jours al-Mohammedia »¹⁵².

Cette légende qui se fonde sur un verset coranique, a pour objectif de montrer la souffrance de Moïse et la patience dont il devait se munir pour résister aux épreuves les plus difficiles. Mais ce qui nous intéresse à notre échelle c'est que les faits se sont déroulés au large de Bahr Radès (l'actuel Golfe de Tunis¹⁵³), là où se trouve Carthage. Le roi s'appelait al-Jalanda, or celui-ci est mentionné par les poèmes attribués à Mehrez Ibn Khalaf, sous la forme de Gélina. Al-Jalanda accéda au trône après mille ans d'abandon de *Cartagenna*. Pour cette raison, il est possible de l'identifier au roi vandale Gélimer (530–534 EC) dont le nom se trouve ainsi arabisé.

A ces mythes l'on ajoute un récit livré par le géographe al-Zuhrî qui nous apprend que : « Cartagena قرطاجنة est une grande ville bâtie par le Romain Idrsh (Idrs), roi de l'Ifriqiya : elle avait des constructions majestueuses et possédait des palais, des sculptures d'humains et d'animaux en marbre blanc. Elle est aujourd'hui

désertée et en ruines. Elle fut saccagée du temps du calife 'Abd al-Malik ibn Marwân, lorsque les Musulmans l'attaquèrent en venant de Sicile (...) »¹⁵⁴.

Avec bien des réserves, l'on peut supposer qu'Idrsh ou Idrs pourrait résulter d'une altération phonétique du nom de l'empereur Hadrianus. Mais ceci mérite une étude plus poussée.

On attribue également à Mehrez Ibn Khalaf deux poèmes qui retracent l'histoire de Carthage où sont associés le mythologique et le réel¹⁵⁵. Mehrez aimait se rendre à Carthage et s'asseoir sur les vestiges de la cité martyrisée. Il lui consacra un remarquable chant funèbre, une sorte de thrène à la manière des poètes grecs, où il passe en revue les grandes époques de la cité¹⁵⁶ ainsi écrit-il :

« L'opulente Carthage fut bâtie par un descendant de 'Ad portant le nom de Nadaba (...) mais sa conduite, ainsi que celle de ses successeurs, causa sa perte et la destruction de la ville (...) Celle-ci restera mille ans en ruines, on n'y entendait que le roucoulement des pigeons et le hurlement des renards, jusqu'à ce qu'al-Jalanda arrive. Il releva les monuments; mais il fut lui aussi injuste, et le sort s'abattit sur lui et son trône tomba également. Puis vint un roi nommé Tadmur, il édifia le théâtre (amphithéâtre) et construisit les canaux, il distribua les terrains et agrémenta les jardins. Grâce à sa science et à son génie l'eau ruissela dans l'aqueduc, alimenta le théâtre, les palais et les jardins agencés magnifiquement tel un collier suspendu au cou. Mais lorsqu'il devint à son tour tyran, lorsqu'il quitta le droit chemin, Dieu précipita sa fin. Et les choses sont restées ainsi jusqu'à ce que le courageux Bélisaire débarquetit une nuit venant de Jamour (Zembra), mais le pays lui résista et il échoua lui aussi »¹⁵⁷.

Comme on peut le constater le corpus mythologique mentionne une foule de personnages et de peuplades : les gens de 'Ad, les Cananéens, les Himiyarites, les Azd, les Awzâ'î, les gens de Samarkand et de Barqa, les Syriens, les Romains, les Goths¹⁵⁸, les fils de Nemroud, le Prophète Sâleh, le Prophète Shu'ayb, les rois al-Jalanda, Tadmur et Bélisaire. Tous illustrent, à notre avis, une cer-

150 Al-Hamadhanî, s.d., 134.

151 Al-Mâlikî 1981, I 9 et Ibn Abî Dinâr 1967, 19.

152 El-Bekrî 1913, 83. Dans le Coran Moïse trouva sur sa route un homme à qui il demanda de lui apprendre la Vérité. [Moïse] lui dit : « Si Allâh veut, tu me trouveras patient; et je ne désobéirai à aucun de tes ordres ».70 « Si tu me suis, dit [l'autre,] ne m'interroge sur rien tant que je ne t'en aurai pas fait mention ».71. Alors les deux partirent. Et après qu'ils furent montés sur un bateau, l'homme y fit une brèche. [Moïse] lui dit : « Est-ce pour noyer ses occupants que tu l'as ébréché? Tu as commis, certes, une chose monstrueuse! ». L'exégèse des savants musulmans soutient que celui qui pratiqua la brèche est le prophète Elias (El-Khidr). Les événements se seraient déroulés au IX^e siècle AEC. La localité de Mohammedia garde encore son nom et se trouve à 20 km au sud de

Tunis, notre collègue Ben Abbès l'identifie à l'ancienne Thimida.

153 Cette identification a déjà été faite par El-Bekrî au XI^e siècle EC: El-Bekrî 1913, 90 s.

154 Al-Zuhrî 1968, 199.

155 Personnage religieux et politique de Tunis à l'époque ziride mort vraisemblablement vers 413/1022. Il est surtout célèbre par ses positions anti-chiites et par la protection qu'il accorda aux Juifs de la ville de Tunis. Sur le personnage cf. Bouyahia 1972, 48–50.

156 Beschauouch 1983, 41.

157 Le texte le plus complet des poèmes se trouve chez Mehrez Ibn Khalaf 1996. Une bonne étude des poèmes a été faite par Senoussi 1930.

158 Les Syriens (Puniques) et les Goths (Byzantins) sont mentionnés par Léon l'Africain 1830, 31.

taine vision de l'Histoire que l'on découvre à travers l'identité des acteurs.

- 'Ād est une peuplade citée dans le Coran, ses hommes sont reconnus par leur intelligence, leur physique fort et leurs grandes constructions. Ils avaient le tort d'être des idolâtres et ont refusé le message du prophète Hūd¹⁵⁹. Pour cette raison un châtement divin (une sécheresse de trois ans et un déluge dévastateur) s'abattit sur eux et les anéantit.
- Armîn fils d'Azd fils de Nimroud. Armîn est un personnage mythique inconnu, mais Azd nous renvoie aux Banû Azd qui font partie d'une vaste confédération tribale de l'Arabie du sud vivant au Yémen. Ils doivent leur épanouissement au barrage de Ma'rib qui irriguait les terres arides. Quand le barrage s'est effondré en 570 EC, les Azd ont quitté leur pays pour se rendre dans des contrées moins difficiles. Carthage serait alors parmi les terres d'exil.
- Nimroud, qualifié de Puissant/Grand, est quant à lui présenté comme l'ascendant d'Azd, il s'agit d'un personnage biblique qui appartient également au domaine légendaire arabe. Selon la Bible, il fut le fondateur et le roi du premier empire d'après le déluge. Il aurait régné sur les descendants de Noé et fut un des premiers à regrouper les hommes en tribus et à construire la cité de Babylone. C'est lui qui eut l'idée d'édifier la tour de Babel assez haute, croyait-il, pour échapper aux flots d'un nouveau déluge¹⁶⁰.
- L'épithète en Himiyarî¹⁶¹ fait allusion au royaume arabe yéménite qui a connu son apogée au début du 1^{er} siècle et qui fut le sérieux rival des royaumes de Saba, de Qatabân et de Hadramaout. C'est ce même royaume qui unifie pour la première fois la totalité de l'Arabie méridionale, formant ainsi l'Empire himyarite au début du 4^e siècle. Ce fut alors la grande période faste du Yémen préislamique. Nous pensons que l'interprétation qui voyait dans cette inscription la preuve de l'existence de l'écriture punique ne prend pas en compte le désir « d'arabisation de l'histoire de la ville de Carthage ».
- L'épithète « cananéenne » fait de son côté allusion à l'écriture sud-arabique et à la tradition judéo-arabe car Canaan est fils de Shâm, fils de Noé. Son pays correspond à la partie du Proche orient, située entre la Méditerranée et le Jourdain, berceau de la civilisation punique.
- Le Prophète Sâleh, est un personnage mythique à la fois biblique et coranique. Dans la mythologie, il est descendant de Noé. Il devait convertir ses contemporains de la tribu Thamûd (successeurs des 'Ād). Leur refus de croire fut sanctionné par un tremblement de terre dévastateur. Le messager de Saleh, Abdullâh, aurait subi le même sort tragique à Carthage.
- Chou'ayb est aussi un prophète de l'Islam qui est mentionné à plusieurs reprises dans le Coran. Il est souvent présenté comme un contemporain de Moïse. Il fut envoyé en tant que prophète aux Madianites qui vivaient à l'Est du Mont Sinâï, pour les avertir de mettre fin à la corruption et à l'idolâtrie à laquelle ils se livraient. Son messager à Carthage, Hassan al-'Awzâ'i, appartient si l'on croit la *nisba* à une tribu yéménite.
- Tadmur nous est présenté comme un roi et un héros, or par son nom il rappelle le toponyme arabe de la ville de Palmyre située dans le désert syrien à 251 km à l'ouest de Damas; une ville qui constituait une véritable puissance commerciale et qui fut dominée par les Bédouins (assimilés aux Arabes) qui contrôlaient le commerce transsaharien oriental.
- Nadaba, le nom n'est pas sans rappeler la localité éthiopienne dans laquelle Mathieu a été martyrisé; Maqrizi dans le récit de vie du Christ et de ses apôtres nous dit que Mathieu a été tué à Carthage alors qu'il avait terminé la 18^e section de sa Bible.
- Les gens de Samarkand sont signalés par l'unique *Istibsâr* au XII^e siècle EC, qui leur attribue la construction de l'aqueduc¹⁶².
- Enfin l'allusion à Bélisaire, est à notre connaissance inédite, aucune source arabe ne le mentionne à part Mehrez Ibn Khalaf, mention qui semble le fruit d'une certaine culture historique.

Comme on peut le constater le plus grand nombre de personnages et de peuplades évoqués par nos sources sont des orientaux, liés surtout à l'Arabie et au Yémen préislamiques. Or, le fait de vouloir rattacher Carthage à l'Orient arabe trahit, à notre sens, plusieurs messages entremêlés et donne une certaine vision de l'histoire du monde.

- Le premier message, sous-jacent et inconscient, bien ancré dans l'imaginaire arabe, considère ces peuples composés d'individus saints, forts, des Géants

159 Fils de Abdullâh, petit-fils de Sam et arrière-petit-fils du Prophète Noé.

160 Cette version ne concorde pas avec les données archéologiques, car la Tour de Babel a été construite au 6^e siècle, plus de 1000 années après l'existence de Nimroud selon la Bible.

161 Il s'agit de Ziyâd Ibn An'am al-Ifriqî, jurisconsulte mort au milieu du VIII/II^e siècle, les critiques des hadiths considèrent qu'il n'est pas très sûr et ils conseillent de ne pas le reprendre.

162 Anonyme d'*al-Istibsâr* 1958, 124.

العجالة, les seuls capables de bâtir des villes et des édifices grandioses que les hommes ordinaires ne pouvaient construire. Des peuples qui maîtrisaient l'art de bâtir d'une façon incontestable tels les bâtisseurs de la Tour de Babel ou du barrage de Ma'rib ou encore les habitants de Samarkand. Le géographe Zuhri (XII^e siècle EC) croit fermement au mythe des Géants, il écrit :

« Non loin de Tunis, se trouve l'ancienne ville ruinée de la M'alga. Ses constructions sont merveilleuses et prouvent que ses bâtisseurs sont différents de nous par leurs tailles et leurs forces. On peut y trouver des pierres de 30 empan de côté et d'une hauteur de 20 qâma (grandeur d'homme). Un homme peut porter 50 quintaux et plus »¹⁶³.

Ibn Khaldûn, avec son esprit éveillé, fut parmi les rares à critiquer ces croyances, il écrit :

« À notre époque (XIV^e siècle EC), la plupart des monuments des anciens sont qualifiés de « 'adites » par les gens du commun, par références au peuple de 'Ad. On croit que les monuments et les édifices des 'Adites étaient grands, parce que les 'Adites étaient eux-mêmes grands et avaient une force supérieure à la nôtre. Mais ce n'est pas vrai »¹⁶⁴.

- Le deuxième message est d'ordre socio-métaphysique, il tente d'expliquer l'anéantissement des grandes civilisations, telles que Carthage par le châtement divin qui s'abat sur les peuples qui ne croient ni en Dieu ni à ses messagers; des peuples qui s'écartent du « droit chemin ». Le Coran est à ce sujet très clair lorsqu'il dit :
« Et quand Nous voulons détruire une cité, Nous ordonnons à ses gens opulents [d'obéir à Nos prescriptions], mais (au contraire) ils se livrent à la perversité. Alors la Parole prononcée contre elle se réalise, et

Nous la détruisons entièrement. Que de générations avons-nous exterminées, après Noé! Et ton Seigneur suffit qu'Il soit Parfaitement Connaisseur et Clairvoyant sur les péchés de Ses serviteurs »¹⁶⁵.

L'image de délabrement et de désolation, ne s'explique que par le fait religieux. La disparition des dynasties et la ruine des villes aussi grandioses soient elles, n'est que la preuve tangible de l'existence de Dieu. Seul Lui est éternel, Il détient la réalité des pouvoirs et c'est lui l'héritier final de ce bas monde. Tous les dirigeants, tous les tyrans, tous les peuples qui se sont égarés du droit chemin et qui ont osé mettre en doute son pouvoir et son omnipotence ont péri.

- Le troisième message traduit la coupure dans la transmission du savoir. L'histoire de l'Antiquité est plus ou moins inconnue par les auteurs arabes qui n'ont pas eu accès aux sources fondamentales. Seuls les Andalous, grâce à leur position géographique et aux liens avec l'Occident latin, ont été capables de compiler des ouvrages anciens.
- Le quatrième message est encore plus patent, il considère Carthage comme une fondation arabe et plus précisément yéménite. Elle est ainsi l'œuvre de 'Ad, de Himiyar, des Cananéens, elle est aussi en relation avec Sâleh, Shu'yb, Nemroud, Azd, (...) etc.

Bien entendu la mythologie résout les critiques relatives à la chronologie, à l'espace. Les incohérences et les erreurs sont de ce fait plus admissibles. Par ce biais, les historiens et les écrivains arabes du Moyen-Âge sont arrivés à intégrer l'histoire de Carthage, et au-delà d'elle, l'histoire de l'humanité, dans le moule de leur culture et de leur pensée. Pour eux toute histoire doit donc être expliquée par la norme et les valeurs islamiques.

163 Al-Zuhri 1968, 198.

164 Ibn Khaldûn 2002, 707.

165 Coran, Sourate XVII, versets 16. 17 وإذا أردنا أن نهلك قرية أمرنا مترفيها ففسدوا فيها فحلى علينا القول فدمرناها تدميراً

Résumé

L'article présente les sources écrites en arabe sur Carthage de quatre points de vue différents. La première section donne un aperçu critique chronologique des auteurs et des ouvrages pertinents. La deuxième partie met en lumière les connaissances de l'historiographie ancienne de l'Afrique du Nord préislamique au Maghreb

islamique. La troisième partie est consacrée à l'interprétation des toponymes et des monuments liés à l'ancienne Carthage et mentionnés dans les sources arabes. La dernière section explique les constructions historiques que les auteurs arabes ont développées quant à l'origine et le passé de Carthage.

Abstract

The article presents the Arabic written sources on Carthage from four different points of view. The first section provides a critical chronological overview of relevant authors and works. The second section highlights the knowledge of ancient historiography on pre-Islamic North Africa in the Islamic Maghreb. The third part ex-

amines toponyms and monuments related to ancient Carthage and mentioned in the Arab sources. The last section finally explores the historical constructions that the Arab authors developed for Carthage's origin and past.

Bibliographie

Sources

Sources en langue latine

- Anthologia Latina 1982** Anthologia Latina 1, 1. Carmina in codicibus scripta. Libri salmasiani aliorumque carmina, éd. D. R. Shackleton Bailey (Stuttgart 1982)
- Isidorus 1894** Isidori Iunioris Epicopi Hispalensis Historia Gothorum, Wandalorum, Sueborum ad a. DCXXIV, dans: Th. Mommsen (éd.), Monumenta Germaniae Historica. Auctores Antiquissimi 11. Chronica Minora etc. 2 (Berlin 1894)
- Orosius 1889** Pavli Orosii Historiarum adversum paganos libri VII, éd. K. Zangemeister (Leipzig 1889)
- Orosius 1990/1991** Orose, Histoires. Contre les païens 1. Livres 1–3; 2. Livres 4–6, éd. M.-P. Arnaud-Lindet (Paris 1990/1991)
- Orosius 1985/1986** Paulus Orosius, Die antike Weltgeschichte in christlicher Sicht 1. Buch I–IV; 2. Buch V–VII, éd. A. Lippold (Zurich 1985/1986)

- Victor de Vita 2002** Victor de Vita, Histoire de la persécution vandale en Afrique. Textes établis, traduits et commentés, éd. S. Lancel (Paris 2002)
- Victor de Vita 2010** Victor von Vita, Historia persecutionis Africanae provinciae temporum Geiserici et Hunerici regum Wandalorum. Kirchenkampf und Verfolgung unter den Vandalen in Afrika, éd. K. Vössing (Darmstadt 2010)

Sources en langue grecque

- Procopius 1962** Procopius Caesariensis, Opera omnia 1. De bellis libri 1–4, éd. J. Haury – G. Wirth² (Leipzig 1962)
- Procopius 1964** Procopius Caesariensis, Opera omnia 4. *Peri ktismaton* libri 6 sive De aedificiis, éd. J. Haury – G. Wirth² (Leipzig 1964)
- Procopius 1977** Procopius, Werke 5. Bauten, éd. O. Veh (Munich 1977)
- Procopius 2011** Procope de de Césarée, Constructions de Justinien Ier. Περὶ κτισμάτων / De aedificiis, trad. D. Roques (Alessandria 2011)

Sources en langue arabe

- Abû-l-'Arab 1915–1920** Abû-l-'Arab, Classe des savants de l'Ifriqiya, éd. et trad. M. Ben Cheneb (Alger 1915–1920)
- Abû-l-'Arab 1968** Abû-l-'Arab, *Tabaqât ulamâ' Ifriqiya*, éd. A. Chabbi – N. Hassan al-Yâfi (Tunis 1968)
- Abu al-Fidâ 1840** Géographie d'Aboulféda, éd. J.-T. Reinaud (Paris 1840)
- Al-Abdarî 1854** Notice et extraits du voyage d'El-Abdery à travers l'Afrique septentrionale, au VIIe siècle de l'Hégire, trad. part. A. Cherbonneau, *Journal Asiatique* 4, 1854, 144–176
- Al-Abdarî 2005** Al-Abdarî, *Rihlat al-Abdarî*, éd. S. al-Fahhâm – 'A. I. Kurdî² (Damas 2005)
- Al-Edrisî 1972** Al-Idrisî, *Opus geographicum sive Liber ad eorum delectationem qui terras peragrare studeant* 3, éd. E. Cerulli et al. (Naples 1972)
- Al-Edrisî 1983** Al-Idrisî, Le Magrib au 6e siècle de l'Hégire (12e siècle après J.-C.). Texte établi et traduit en français d'après Nuzhat al-mustaq, éd. M. Hadj-Sadok (Paris 1983)
- Al-Edrisî 1866** Al-Edrisî, *Kitâb nuzhat al mushtâq fi ikhtirâq al âfâq*, trad. R. Dozy – M. J. de Goeje (Leyde 1866; rééd. Amsterdam 1969)
- Al-Edrisî 1840 (1999)** Géographie d'Édrisi, trad. P.-A. Jaubert (Paris 1840), revue: Al-Edrisî, La première géographie de l'Occident, trad. H. Bresc – A. Nef (Paris 1999)
- Al-Hamadhanî s.d.** - Al-Hamadhanî, *Al-Eklil min akhbâr al yaman wa ansâb himiyar*, éd. N. Amin Farès, (Beyrouth-Sanna s.d.)
- Al-Mâlikî 1981–1983** Al-Mâlikî, *Kitâb riyâd al-nufûs fi tabaqât 'ulamâ' al-qayrawân wa ifriqiya*, éd. B. Bakkouch (Beyrouth 1981–1983)
- Al-Mâlikî 1969** Le récit d'al-Mâlikî sur la conquête de l'Ifriqiya, trad. part. H.-R. Idris, *Revue des Études Islamiques* 37, 1969, 117–149
- Al-Nu'mân 1978** Al-Cadi al-Nu'mân, *Al-majâlis wal mûsayarât*, éd. H. Fekih – B. Chabbouh – M. Yaalaoui (Tunis 1978)
- Al-Nuwayrî 1841/1842** En-Noweïri, Histoire de la province d'Égypte et du Maghreb, trad. M. G. de Slane, *Journal Asiatique* (sér. 3) 11, 1841, 97–135; 13, 1842, 49–64
- Al-Nuwayrî 1852** Ibn Khaldûn, Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique Septentrionale 1, trad. M. G. de Slane (Alger 1852) Annexe, 313–447
- Al-Nuwayrî 1917** Historia de los musulmanes de España y África por en-Nugairi, éd. et trad. M. Gaspar Remiro (Grenade 1917)
- Al-Nuwayrî 1983** Al-Nuwayrî, *Nihâyat al-arab fi funûn al-adab*, éd. H. Nassar (Le Caire 1983)
- Al-Raqîq 1968** Al-Raqîq al-Qayrawâni, *Târikh ifriqiya wal-maghrib*, éd. M. Kaâbi (Tunis 1968)
- Al-Raqîq 1990** Al-Raqîq al-Qayrawâni, *Târikh ifriqiya wal-maghrib*, éd. A. A. al-Zaydan – I. U. Musa (Beyrouth 1990)
- Al-Tijânî 1983** Rihlat al-Tijâni, éd. H. H. Abdul Wahab (Tunis 1983)
- Al-Tijânî 1852/1953** Voyage du Scheikh et-Tidjani dans la régence de Tunis, pendant les années 706, 707 et 798 de l'Hégire (1306–1309), trad. part. A. Rousseau, *Journal Asiatique* (sér. 4) 20, 1852, 57–208; (sér. 5) 1, 1853, 101–168. 354–425
- Al-Wâqidî 1897 (1966)** Al-Wâqidî (Pseudo), *Futûh ifriqiya*, éd. A. Al-Sanâdli (Tunis 1897; rééd. Tunis 1966)
- Al-Zarkachi 1895** Chronique des Almohades et des Hafcides, attribuée à Zerkechi, trad. E. Fagnan (Constantine 1895)
- Al-Zarkachi 1998** Al-Zarkachi, *Târikh al-dawlatayn*, éd. H. Yaaqubi (Tunis 1998)
- Al-Zuhrî 1968** Abu Abdullah Muhammad ibn Abi Bakr al-Zuhrî, *Kitâb al-jughrâfiya*, éd. par M. Hadj-Sadok (Damas 1968)
- Anonyme, Dhikr bilâd al-andalus 1983** Una descripción anónima de al-Andalus, éd. et trad. L. Molina (Madrid 1983)
- Anonyme, Kitâb Hurusiyus 1982** Urusiyus, *Târikh al-'alam. At-targama al-'arabiya al-qadima*, éd. A. Badawi (Beyrouth 1982)
- Anonyme, Kitâb Hurusiyus 2001** *Kitâb Hurusiyus*. Traducción árabe de las «Historiae adversus paganos» de Orosio, éd. M. Penelas (Madrid 2001)
- Anonyme d'Al-istibsâr 1958** Anonyme, *Kitâb al-istibsâr fi ajâ'ib al-amsâr*. Description de la Mekke et de Médine, de l'Égypte et de l'Afrique septentrionale par un écrivain marocain du VIe siècle de l'Hégire – (XII^e s. J. C.), éd. et trad. part. de la partie relative aux Lieux Saints et à l'Égypte S. Z. Abdelhamid (Alexandrie 1958)
- Anonyme d'Al-istibsâr 1900** L'Afrique septentrionale au XII^e siècle de notre ère. Description extraite du Kitab al-Istibsar, trad. E. Fagnan, *RecConstantine* 33, 1900, 1–229
- Anonyme d'Al-istibsâr 1985** Anonyme, *Kitâb al-istibsâr fi ajâ'ib al-amsâr*, éd. S. Z. Abdelhamid² (Casablanca 1985)
- El-Bekrî 1913** El-Bekrî, Description de l'Afrique septentrionale, trad. W. M. de Slane (Alger 1913)
- El-Bekrî 1992** Abu Ubayd al-Bakrî, *Kitâb al-masâlik wa-l-mamâlik*, éd. A. P. Leeuwen – A. Ferre (Tunis 1992)
- Himiyarî 1984** Himiyari, *Al rawd al mi'târ fi khabar al aqtâr*, éd. I. Abbès² (Beyrouth 1984)

- Ibn Abd al-Hakem 1922** Ibn Abd al-Hakem, *The History of the Conquest of Egypt, North Africa and Spain Known as the Futuh Misr*, éd. Ch. C. Torrey (New Haven 1922)
- Ibn Abd al-Hakem 1975** Ibn Abd al-Hakem, *Kitâb futuh misr wa 'l-Maghreb*, éd. I. Abbas (Beyrouth 1975)
- Ibn Abd al-Hakem 1931–1935/1948** Ibn Abd al-Hakem, *Conquête de l'Afrique du Nord et de l'Espagne*, éd. et trad. A. Gateau, *Revue Tunisienne* 1931, 233–260; 1932, 71–78; 1935, 247–270 (trad. reprise en un volume Alger 1948)
- Ibn Abî Dînâr 1845** Moh'ammed-Ben-Abi-el-Râinî-el-K'airouâni, *Histoire de l'Afrique*, trad. E. Pellissier – A. Rémusat (Paris 1845)
- Ibn Abî Dînâr 1967** Ibn Abî Dînâr, *Al-mu'nis fi akhbâr ifriqiya wa tûnis*, éd. M. Chammam (Tunis 1967)
- Ibn al-'Athîr 1896–1901** Ibn al-'Athîr, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, trad. E. Fagnan, *Revue Africaine* 40, 1896, 352–382; 41, 1897, 5–33. 183–266. 351–385; 42, 1898, 82–110. 202–288. 330–374; 43, 1899, 78–100. 234–292. 350–384; 44, 1900, 165–192. 312–382; 45, 1901, 68–92. 111–154
- Ibn al-'Athîr 1898** Ibn al-'Athîr, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, trad. E. Fagnan (Alger 1898)
- Ibn al-'Athîr 1978** Ibn al-'Athîr, *Al-kâmil fi al-târikh* (Beyrouth 1978)
- Ibn al-Abbâr 1963/1985** Ibn al-Abbâr, *Al-hulla as-sayrâ'*, éd. H. Mu'nis (Le Caire 1963, rééd. 1985)
- Ibn al-Faqîh 1885** Ibn al-Faqîh, *Kitâb al-buldân*, éd. M. J. de Goeje (Leyde 1885)
- Ibn al-Faqîh 1949 / 1973** Ibn al-Faqîh, *Description du Maghreb et de l'Europe au III^e/IX^e siècle*, trad. M. Hadj-Sadok (Alger 1949)
- Ibn al-Faqîh 1973** Ibn al-Faqîh, *Abrégé du Livre des Pays*, trad. H. Massé (Damas 1973)
- Ibn Chammâ' 1984** Ibn Chammâ', *Al-adilla al-bayyana al-nourâniya fi mafâkhi al-dawla al-hafsiya*, éd. M. T. Maamouri (Tunis – Tripoli 1984)
- Ibn Idhârî 1930–1951 (1983)** Ibn 'Idârî al-Marrâkusî, *Histoire de l'Afrique du Nord et de l'Espagne musulmane intitulée Kitâb al-Bayan al-mughrib*, éd. G. S. Colin – E. Lévi-Provençal (Leyde 1930–1951, rééd. Beyrouth 1983)
- Ibn Idhârî 1901** Al-Bayano'l-Mogrib. *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne* 1, éd. E. Fagnan (Alger 1901)
- Ibn Khaldûn 1852–1856 (1925–1956)** Ibn Khaldûn, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique Septentrionale*, trad. W. M. de Slane (Paris 1852–1856, rééd. Paris 1925–1956)
- Ibn Khaldûn 1981** Ibn Khaldûn, *Kitâb al-'Ibar wa diwân al-mubtad'a wa-l-khabar fi ayyâm al-'arab wa-l-'ajam wa-l-barbar wa man 'asarahum min dhawi al-sultân al-akbar* (Beyrouth 1981)
- Ibn Khaldûn 2002/2012** Ibn Khaldûn, *Le livre des exemples* 1. Autobiographie, Muqaddima; 2. Histoire des Arabes et des Berbères du Maghreb, trad. A. Cheddadi (Paris 2002/2012)
- Ibn Khayyât 1995** Ibn Khayyât al-Ufurî, *Târikh Khalifa Ibn Khayyât*, éd. A. Dhia al-Umarî (Riadh 1995)
- Ibn Khurdâdhbah 1865** Ibn Khurdâdhbah, *Kitâb al-masâlik wa'l-mamâlik*, éd. et trad. part. B. de Meynard, *Journal Asiatique* 5, 1865, 5–127. 227–295. 446–532
- Ibn Khurdâdhbah 1889** Ibn Khurdâdhbah, *Kitâb al-masâlik wa'l-mamâlik*, éd. M. J. de Goeje (Leyde 1889)
- Ibn Nâjî 1968** Ibn Nâjî, *Ma'âlim al-imân fi ma'rifat ahl al-qayrawân* 1, éd. I. Chabbouh (Le Caire 1968)
- Ibn Sabahi Zada 2006** Ibn Sabahi Zada, *Awdah al-masâlik fi m'arifati al-buldân wal mamâlik*, éd. M. Abd al-Rawadia (Beyrouth 2006)
- Imadaddin 1985** Idris Ibn al-Hasan Imadaddin, *'Uyûn al-akhbâr wa funûn al-athâr* 5, éd. M. Yaa-laoui (Beyrouth 1985)
- Maqrîzî 1987** Maqrîzî, *Khitat* 1 (Le Caire 1987)
- Mehrez Ibn Khalaf 1959** H. R. Idris, *Manaqib d'Abu Ishaq al-Jabanyani par Abu l-Qasim al-Labidi et Manaqib de Muhriz b. Halaf par Abu l-Tahir al-Farisi* (Paris 1959)
- Mehrez Ibn Khalaf 1996** A. Ennayer, *Unwân al-arîb amman 'âsha' bil mamlaka al tounousiya min 'âlim adîb* (Beyrouth 1996)
- Yaqut al-Hamawî, Al-mushtarik 1846** Yaqut al-Hamawî, *Al-mushtarik wa'dan wal mokhtalaf saqan*, éd. de Goeje (Leyde 1846)
- Yaqut al-Hamawî, Mu'jam al-buldân 1957** Yaqut al-Hamawî, *Mu'jam al-buldân* 4 (Beyrouth 1957)

Autres

- Marmol 1573** L. Del Marmol y Carvajal, *Libro tercero y segundo volumen dela primera parte de la descripcion general de Affrica con todos los successos de guerras que a auido entre los infieles y el pueblo christiano y entre ellos mesmos* (Grenade 1573)
- Léon l'Africain 1805** Johann Leo's des Africaners Beschreibung von Africa, trad. G. W. Lorsbach (Herborn 1805)
- Léon l'Africain 1830** De l'Afrique contenant la description de ce pays, par Léon l'Africain, trad. J. Temporal (Paris 1830)
- Léon l'Africain 1956 (1981)** Jean-Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, trad. A. Épaulard –

Th. Monod – H. Lhote – R. Mauny (Paris 1956, rééd. Paris 1981)

Léon l'Africain 1978 Giovan Lioni Africano, La descrizione dell'Africa, dans: Navigazioni e viaggi 1, éd. G. B. Ramusio – M. Milanesi (Turin 1978)

Études

- Abdelhamid 1962** S. Z. Abdelhamid, La conquête du Maghreb par les Arabes entre la réalité historique et la légende populaire. Étude critique du manuscrit intitulé *Futuh manidnat ifriqiya* d'al-Waqidi, conservé au Musée Britannique, Revue de la Faculté des Lettres de l'Université d'Alexandrie 16, 1962, 1–43
- Abdouli 2005** H. Abdouli, Carthage à l'époque islamique. Étude d'histoire et d'archéologie, Mémoire de Diplôme d'Études Approfondies (Tunis 2005) (en arabe)
- Altekamp – Khechen 2013** S. Altekamp – M. Khechen, Third Carthage. Struggles and Contestations over Archaeological Space, dans : C. Kleinitz – C. Näser – S. Altekamp (éds.), Global Heritage – Worlds Apart? The Cultural Production, Appropriation and Consumption of Archaeological Heritage Spaces in Northern Africa and the Middle East, Archaeologies 9, 2013, 470–505
- Audollent 1901** A. Audollent, Carthage romaine. 146 avant Jésus-Christ – 698 après Jésus-Christ (Paris 1901)
- Bartocchini – Mazzoleni 1977** R. Bartocchini – D. Mazzoleni, Danilo, Le iscrizioni del cimitero di En Ngila, RACr 53, 1977, 157–198
- Ben Abbes 2004** M. Ben Abbes, L'Afrique byzantine face à la conquête arabe. Thèse de doctorat, Paris X (Nanterre 2004)
- Beschaouch 1983** A. Beschaouch, La légende de Carthage (Paris 1983)
- Bockmann 2013** R. Bockmann, Capital Continuous. A Study of Vandal Carthage and Central North Africa from an Archaeological Perspective (Wiesbaden 2013)
- Bomgardner 1989** D. L. Bomgardner, The Carthage Amphitheatre. A Reappraisal, AJA 93, 1989, 85–103
- Bomgardner 2000** D. L. Bomgardner, The Story of the Roman Amphitheatre (Londres 2000)
- Bouyahia 1972** Ch. Bouyahia, La vie littéraire en Ifriqiya sous les Zirides 362–555 de l'H./972–1160 de J.-C. (Tunis 1972)
- Busch 1999** S. Busch, Versus balnearum. Die antike Dichtung über Bäder und Baden im römischen Reich (Stuttgart 1999)
- Caiozzo 2009** A. Caiozzo, Images des vestiges préislamiques de l'Ifriqiya chez les géographes arabes d'époque médiévale, Anabases 9, 2009, 125–143
- Cardelle de Hartmann 2011** C. Cardelle de Hartmann, Der mozarabische Blick auf die Geschichte. Tradition und Identitätsbildung, dans : M. Maser – K. Herbers (éds.), Die Mozaraber. Definitionen und Perspektiven der Forschung (Berlin 2011) 39–63
- Chalon et al. 1985** M. Chalon – G. Devallet – P. Force – M. Griffe – J.-M. Lassère – J.-N. Michaud, Memorabile factum. Une célébration de l'évergétisme des rois vandales dans l'Anthologie latine, AntAfr 21, 1985, 207–262
- Cherbonneau 1969** A. Cherbonneau, Relation de la prise de Tébessa, Revue Africaine 13/75, 1969, 225–238
- Christern 1978** J. Christern, Karthago, dans : M. Restle (éd.), ¹RBK3 (Stuttgart 1978) 1158–1189
- Coarelli 2008** F. Coarelli, Roma ²(Rome 2008)
- Conant 2012** J. Conant, Staying Roman. Conquest and Identity in Africa and the Mediterranean 439–700 (Cambridge 2012)
- Cresti 2009** F. Cresti, Le Maghreb préislamique dans la Description dell'Africa, dans : F. Pouillon (éd.), Léon l'Africain (Paris 2009) 119–146
- Cuoq 1984** J. Cuoq, L'Église d'Afrique du Nord du II^e au XII^e siècle (Paris 1984)
- Daiber 1986** H. Daiber, Orosius' « Historiae adversus paganos » in arabischer Überlieferung, dans : J. van Henten – H. J. de Jonge – P. T. van Rooden – J. W. Wesselius (éds.), Tradition and Re-interpretation in Jewish and Early Christian Literature (Leyde 1986) 202–249
- Davis 2006** N. Z. Davis, Trickster Travels. A Sixteenth-century Muslim Between Worlds (New York 2006)
- Duval 1997** N. Duval, L'état actuel des recherches archéologiques sur Carthage chrétienne, AntTard 5, 1997, 309–350
- Duval 2006** N. Duval, L'Afrique dans l'Antiquité tardive et la période byzantine. L'évolution de l'architecture et de l'art dans leur environnement, AntTard 14, 2006, 119–164
- El Aoudi-Adouni 2000** R. El Aoudi-Adouni, Les inscriptions arabes du Musée National de Carthage, Africa 18, 2000, 167–207
- Ennabli 1997** L. Ennabli, Carthage. Une métropole chrétienne du IV^e à la fin du VII^e siècle (Paris 1997)
- Ferré 1986** A. Ferré, Les sources du Kitab al-masalik wa-l-mamalik d'Abu Ubayd al-Bakri, IBLA. Revue de l'Institut des Belles-Lettres Arabes 49, 158, 1986, 185–214
- Ghrib 1971** R. Ghrib, Carthage musulmane, dans : Institut National d'Archéologie et d'Arts (éd.), Pour sauver Carthage (Tunis 1971) 20 s.

- Golvin 1988** J.-Cl. Golvin, L'amphithéâtre romain. Essai sur la théorisation de sa forme et de ses fonctions (Paris 1988)
- Halm 1984** H. Halm, Der Mann auf dem Esel. Der Aufstand des Abu Yazid gegen die Fatimiden nach einem Augenzeugenbericht, WO 15, 1984, 144–204
- Halm 1987** H. Halm, Eine Inschrift des « magister militum » Solomon in arabischer Überlieferung. Zur Restitution der « Mauretania Caesariensis » unter Justinian, Historia 36, 1987, 250–256
- Halm 1992** H. Halm, Nachrichten zu Bauten der Aglabiden und Fatimiden in Libyen und Tunesien, WO 23, 1992, 129–157
- Halm 1996** H. Halm, The Empire of the Mahdi. The Rise of the Fatimids, trad. par M. Bonner (Leiden 1996)
- Handley 2004** M. A. Handley, Disputing the End of African Christianity, dans: A. H. Merrills (éd.), Vandals, Romans and Berbers. New Perspectives on Late Antique North Africa (Aldershot 2004) 291–310
- Hoenerbach 1940** W. Hoenerbach, Das nordafrikanische Itinerar des Abdari vom Jahre 688/1289 (Leipzig 1940)
- Horst 1979** H. Horst, Über die Römer, dans: U. Haarmann – P. Bachmann (éd.), Die islamische Welt zwischen Mittelalter und Neuzeit. Festschrift für Hans Robert Roemer (Beyrouth 1979) 315–337
- Hurst 1999** H. Hurst (éd.), The Sanctuary of Tanit at Carthage in the Roman Period. A Re-interpretation (Portsmouth RI 1999)
- Kleinwächter 2001** C. Kleinwächter, Platzanlagen nordafrikanischer Städte. Untersuchungen zum sogenannten Polyzentrismus in der Urbanistik der römischen Kaiserzeit (Mayence 2001)
- Jaidi 1977** H. Jaidi, Les sites antiques de l'Ifriqiya et les géographes arabes. Certificat d'Aptitude à la Recherche, École Normale Supérieure (Tunis 1977)
- Ladjimi Sebaï 2002** L. Ladjimi Sebaï, Byrsa au Moyen-Âge. De la « Basilique Sainte-Marie » des rois vandales à la Mu'allaqa d'al-Bakri, AntTard 10, 2002, 263–267
- Ladjimi Sebaï 2005** L. Ladjimi Sebaï, La colline de Byrsa à l'époque romaine. Étude épigraphique et état de la question (Paris 2005)
- Levi della Vida 1971** G. Levi della Vida, La traduzione araba della Storia di Orosio, dans: M. Nallino (éd.), Giorgio Levi della Vida, Note di storia letteraria arabo-ispanica (Rome 1971) 71–107
- Lézine 1956** A. Lézine, Le ribat de Sousse. Suivi de notes sur le ribat de Monastir (Tunis 1956)
- Lézine 1961a** A. Lézine, Architecture romaine d'Afrique. Recherches et mises au point (Paris 1961)
- Lézine 1961b** A. Lézine, La grande mosquée de Mahdia, CRAI 105, 1961, 279–287
- Lézine 1966** A. Lézine, Architecture de l'Ifriqiya. Recherches sur les monuments aglabides (Paris 1966)
- Lézine 1968** A. Lézine, Carthage, Utique. Études d'architecture et d'urbanisme (Paris 1968)
- López-Morillas 2000** C. López-Morillas, Language, dans: M. R. Menocal – R. P. Scheindlin – M. Sells (éds.), The literature of Al-Andalus (Cambridge 2000) 33–59
- Maherzi 2006** H. Maherzi, Sidi Mahrez. Soltane el Médina (Tunis 2006)
- Mahfoudh 2003** F. Mahfoudh, Architecture et urbanisme en Ifriqiya médiévale. Proposition pour une nouvelle approche (Tunis 2003)
- Mahjoub 2000** N. Mahjoub, Sidi Abu Said. Un homme, un monument, Africa 18, 2000, 209–237
- Mahjoubi 1966** A. Mahjoubi, Nouveau témoignage épigraphique sur la communauté chrétienne de Kairouan au XI^e siècle, Africa 1, 1966, 85–96
- Marçais 1926** G. Marçais, Manuel d'art musulman. L'Architecture – Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile 1. Du IX^e au XII^e siècle (Paris 1926)
- Marçais 1954** G. Marçais, L'architecture musulmane d'Occident – Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne et Sicile (Paris 1954)
- Miles 2005** R. Miles, The Anthologia Latina and the Creation of a Secular Space in Vandal Carthage, AntTard 13, 2005, 305–320
- Molina 1984** L. Molina, Orosio y los geógrafos hispanomusulmanes, Al-Qantara 5, 1, 63–92
- Penelas 2008** M. Penelas, El *Kitab Hurusiyus* y el Texto mozárabe de historia universal de Qayrawan. Contenidos y filiación de dos crónicas árabes cristianas, dans: C. Aillet – M. Penelas – Ph. Roisse (éd.), ¿Existe una identidad mozárabe? Historia, lengua y cultura de los cristianos de al-Andalus (siglos IX–XII) (Madrid 2008) 135–157
- Penelas 2009** M. Penelas, Modos de reutilización en la historiografía andalusí. El *Kitab al-masalik wa-l-mamalik* de al-Bakri, dans: P. Toubert – P. Moret (éd.), Remploi, citation, plagiat. Conduites et pratiques médiévales (X^e–XII^e siècle) (Madrid 2009) 23–42
- Pouillon 2009** Fr. Pouillon (éd.), Léon l'Africain (Paris 2009)
- Pringle 2001** D. Pringle, The Defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest² (Oxford 2001)
- Rakob 1995** F. Rakob, Forschungen im Stadtzentrum von Karthago. Zweiter Vorbericht, RM 102, 1995, 413–461
- Reynolds – Ward-Perkins 1952** J. Reynolds – J. B. Ward-Perkins, The Inscriptions of Roman Tripolitania (Rome 1952)

- Rosenthal 1968** Fr. Rosenthal, A History of Muslim Historiography ²(Leyde 1968)
- Senoussi 1930** Z. A. Senoussi, *Qartagenna*, Majallat al 'Alam al Adabi 1930, 108–112
- Siraj 1995** A. Siraj, L'image de la Tingitane. L'historiographie arabe médiévale et l'antiquité nord-africaine (Paris 1995)
- Taherali 1961** Y. S. Taherali, *Kitab al-majalis wa al-musairat* of Qadi Numan, Sind University Research Journal. Arts Series 1, 1961, 5–15
- Vallvé Bermejo 1967** J. Vallvé Bermejo, Fuentes latinas de los geógrafos árabes, *Al-Andalus* 32, 1967, 241–260
- van Koningsveld 1994** P. S. van Koningsveld, Christian-Arabic Manuscripts from the Iberian Peninsula and North Africa. A Historical Interpretation, *Al-Qantara* 15, 1994, 423–451
- van Laer 1988** Z. van Laer, La ville de Carthage dans les sources arabes des XI^e–XIII^e siècles, dans : E. Lipiński (éd.), *Studia Phoenicia* 6. Carthago (Leuven 1988) 245–258
- van Laer 1991** Z. van Laer, La ville de Carthage dans les sources arabes des XI^e–XIII^e siècles, dans : A. Théodoridès (éd.), *Acta Orientalia Belgica* 6. Humana condicio – La condition humaine (Bruxelles 1991) 363–387
- Vérité 1985** J. Vérité, Thermes d'Antonin. Anastyles au frigidarium (Paris 1985)
- Vitelli 1981** G. Vitelli, Islamic Carthage. The Archaeological, Historical and Ceramic Evidence (Carthage 1981)
- Ward-Perkins – Goodchild 1953** J. B. Ward-Perkins – R. G. Goodchild, The Christian Antiquities of Tripolitania, *Archaeologia* 95, 1953, 1–84
- Zhiri 2009** O. Zhiri, L'acteur d'Ibn Khaldun. Le drame de la décadence, dans : F. Pouillon (éd.), *Léon l'Africain* (Paris 2009) 211–236

Adresses

Faouzi Mahfoudh
 Professeur à la Faculté des Lettres, des Arts et des
 Humanités
 Université de la Manouba
 Directeur Générale de l'Institut National de Patrimoine
 04, place du château
 1008 Tunis
 Tunisie
 fawzimahfoudh@gmail.com

PD Dr. Stefan Altekamp
 Humboldt-Universität zu Berlin
 Winckelmann-Institut
 Institut für Klassische Archäologie
 Unter den Linden 6
 10099 Berlin
 Deutschland
 stefan.alkamp@culture.hu-berlin.de

